

La femme

Extraits des œuvres
de Sri Aurobindo et de la Mère

SRI AUROBINDO ASHRAM
PONDICHÉRY

*Les textes publiés dans ce recueil
ont été réunis par Vijay*

Première édition : 1990

ISBN 81-7058-197-4

© Sri Aurobindo Ashram Trust 1990
Éditions Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry
Imprimerie de Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry
Imprimé en Inde : 1990

Note de l'éditeur

Nous avons réuni dans ce recueil certains des textes à nos yeux les plus importants que Sri Aurobindo et la Mère ont consacrés au "problème de la femme". Problème qui, en cette fin de millénaire, nous paraît d'autant plus fondamental que certaines valeurs humaines – sociales, culturelles, philosophiques, religieuses – ont fait faillite, et que le besoin se fait sentir, un peu partout sur la terre, de mettre au monde, de créer de nouvelles valeurs, et finalement peut-être, des êtres nouveaux, éveillés, conscients, embarqués volontaires dans la révolution de l'avenir.

Écrits pour la plupart entre les années 1930 et 1960, ces textes sont restés étonnamment actuels. Ils mettent en lumière ce que pourrait être le véritable rôle de la femme, et l'idéal qui devrait l'inspirer, la guider jusqu'à "la source de toutes les possibilités et de toutes les harmonies".

Les citations de Sri Aurobindo sont extraites de l'Édition du Centenaire en 30 volumes. La plupart des traductions présentées ici ont déjà paru aux Éditions Sri Aurobindo Ashram, mais quelques-unes sont inédites en français.

Les citations de la Mère sont en général tirées des *Entretiens* qu'elle a eus, entre 1950 et 1958, avec les enfants et les disciples de l'Ashram de Sri Aurobindo à Pondichéry, et de certains de ses écrits.

QUELQUES APHORISMES

Sri Aurobindo :

Les ascètes du Moyen Âge haïssaient les femmes et pensaient qu'elles avaient été créées par Dieu pour tenter les moines. Il peut être permis d'avoir une plus noble opinion et de Dieu et de la femme.

Si une femme t'a tenté, est-ce sa faute ou la tienne ? Ne sois pas sot et ne te dupe pas toi-même.

Il y a deux manières d'éviter le piège de la femme : l'une est de fuir toutes les femmes ; l'autre est d'aimer tous les êtres.

•

Une fois que j'ai su que Dieu était une femme, j'ai appris quelque chose de très approximatif au sujet de l'amour ; mais c'est seulement quand je suis devenu une femme et que j'ai servi mon Maître et Amant que j'ai connu l'amour absolument.

LE PROBLÈME DE LA FEMME

La Mère :

Je voudrais vous parler du problème de la femme ; un problème aussi vieux que l'humanité dans son apparence, mais infiniment plus vieux dans sa source. Car si on veut trouver la loi qui le régit et le résout, il faut remonter jusqu'à l'origine de l'univers, par-delà même la création.

Certaines traditions parmi les plus anciennes, peut-être même les plus anciennes, ont donné comme cause à la création de l'univers, la volonté d'un Suprême Absolu de se manifester dans une objectivation de lui-même ; et le premier acte de cette objectivation aurait été l'émanation de la Conscience créatrice. Or, ces anciennes traditions parlent d'habitude de l'Absolu au masculin et de la Conscience au féminin, faisant ainsi de ce geste primordial, l'origine de la différenciation entre l'homme et la femme, et, du même coup, donnant une sorte de priorité au masculin sur le féminin ; en effet, quoiqu'ils soient un, identiques et coexistant avant la manifestation, le masculin a pris la décision première, et a émané le féminin pour exécuter cette décision ; ce qui revient à dire que s'il n'y a pas de création sans le féminin, il n'y a pas, non plus, de manifestation féminine sans une décision préalable du masculin.

On pourrait certes se demander si cette explication n'est pas un peu trop humaine. Mais, à dire vrai, toute explication que les hommes peuvent donner, tout au moins dans sa formulation, sera toujours et forcément humaine. Car, dans leur ascension spirituelle vers l'Inconnaissable et l'Impensable, certains individus exceptionnels ont pu dépasser la nature humaine et s'identifier à l'objet de leur

recherche, dans une expérience sublime et en quelque sorte informulable. Mais lorsqu'ils ont voulu faire bénéficier les autres de leur découverte, ils ont dû la formuler et, pour être compréhensible, leur formule devait nécessairement être humaine et symbolique.

On pourrait aussi se demander si ce sont ces expériences et leur révélation qui sont responsables du sens de supériorité que l'homme a presque toujours vis-à-vis de la femme, ou si, au contraire, c'est ce sens de supériorité, si généralement répandu, qui est responsable de la formule donnée aux expériences...

En tout cas, le fait demeure, indiscutable : l'homme se sent supérieur et veut dominer, la femme se sent opprimée et se révolte, ouvertement ou secrètement ; et l'éternelle querelle entre sexes se perpétue d'âge en âge, identique dans son essence, innombrable dans ses formes et ses nuances.

Il est bien entendu que l'homme jette tout le blâme sur la femme et que, de même, la femme jette tout le blâme sur l'homme ; en vérité le blâme doit être également distribué sur tous deux et aucun ne peut se targuer d'être supérieur à l'autre. D'ailleurs, tant que ne sera pas éliminée cette notion de supériorité et d'infériorité, rien ni personne ne pourra mettre fin au malentendu qui divise l'espèce humaine en deux camps opposés, et le problème ne sera pas résolu.

Tant de choses ont été dites et écrites sur ce problème, il a été abordé par tant d'angles différents, qu'un volume ne suffirait pas à faire l'exposé de tous ses aspects. En général, les théories sont excellentes, ou, en tout cas, ont toutes leurs vertus, mais la pratique s'est avérée moins heureuse, et je ne sais pas si, sur le plan de la réalisation, nous sommes beaucoup plus avancés qu'à l'âge de pierre. Car dans leurs relations réciproques, l'homme et la femme

sont à la fois, et l'un pour l'autre, des maîtres assez despotiques et des esclaves un peu pitoyables.

Oui, des esclaves, car tant qu'on a des désirs, des préférences et des attachements, on est l'esclave de ces choses, ainsi que de ceux dont on dépend pour leur satisfaction.

Ainsi la femme est l'esclave de l'homme à cause de l'attraction qu'elle éprouve pour le mâle et sa force, à cause du désir d'un "chez-soi" et de la sécurité qu'il procure, enfin à cause de l'attachement à la maternité ; de son côté, l'homme aussi est l'esclave de la femme, par suite de son esprit de possession, sa soif de pouvoir et de domination, à cause du désir de la relation sexuelle, et à cause de l'attachement aux petits comforts et aux facilités de la vie conjugale.

C'est pourquoi aucune loi ne peut libérer les femmes à moins qu'elles ne se libèrent elles-mêmes ; et de même, les hommes aussi, en dépit de toutes leurs habitudes de domination, ne pourront cesser d'être des esclaves que lorsqu'ils se seront libérés de tout esclavage intérieur.

Et cet état de lutte sourde, souvent inavouée, toujours présente dans le subconscient, même dans les cas les meilleurs, semble inévitable, à moins que les êtres humains ne s'élèvent au-dessus de leur conscience ordinaire, pour s'identifier à la conscience parfaite, pour s'unifier à la Suprême Réalité. Car, dès qu'on atteint cette conscience supérieure on s'aperçoit que la différence entre homme et femme se réduit à une différence purement corporelle.

En effet, il se peut que sur terre il y ait eu à l'origine un type masculin et un type féminin purs, ayant chacun leurs caractères spéciaux et nettement différenciés ; mais par la suite des temps, les mélanges inévitables, les hérédités, tous les fils ressemblant à leur mère, toutes les filles ressemblant à leur père, les progrès sociaux, les occupations similaires, tout cela a rendu impossible, de nos jours, la

découverte d'un de ces types purs : tous les hommes sont féminins sous bien des aspects, toutes les femmes sont, par beaucoup de traits, masculines, surtout dans les sociétés modernes. Mais malheureusement, à cause de l'apparence physique, l'habitude de la querelle se perpétue, aggravée même, peut-être, par un esprit de concurrence.

À leurs meilleurs moments, tous deux, l'homme et la femme, peuvent oublier leur différence de sexe, mais à la moindre provocation cela réapparaît, la femme se sent femme, l'homme se sait homme et la querelle renaît indéfiniment, sous une forme ou une autre, ouverte ou voilée, et peut-être d'autant plus aiguë qu'elle est moins avouée. Et on se demande s'il n'en sera pas ainsi jusqu'au jour où il n'y aura plus d'hommes et de femmes, mais des âmes vivantes exprimant leur origine identique dans des corps insexués.

Car on rêve d'un monde où, enfin, toutes ces oppositions disparaîtront et où pourra vivre et prospérer un être qui sera la synthèse harmonieuse de tout ce que l'espèce humaine a produit de meilleur, identifiant dans une conscience et une action uniques, la conception et l'exécution, la vision et la création.

En attendant cette heureuse et radicale solution du problème, sur ce point, comme sur bien d'autres, l'Inde est le pays des contrastes violents et contradictoires, qui peuvent, cependant, se résoudre par une synthèse très vaste et compréhensive.

En effet, n'est-ce point dans l'Inde que l'on trouve la plus intense adoration, la plus complète vénération pour la Mère Suprême, créatrice de l'univers, triomphatrice de tous les ennemis, mère de tous les dieux et de tous les mondes, dispensatrice de tous les bienfaits.

Et n'est-ce point aussi dans l'Inde qu'on trouve la condamnation la plus radicale, le mépris le plus profond du

principe féminin, Prakriti, Mâyâ, l'illusion corruptrice, cause de toutes les chutes et de toutes les misères, la Nature qui trompe et souille et entraîne loin du Divin.

Toute la vie de l'Inde est imprégnée de cette contradiction ; elle en souffre dans sa pensée et dans son cœur. Des divinités féminines sont partout dressées sur ses autels ; c'est de leur Mère Dourgâ que les enfants de l'Inde attendent le salut et la libération ; et pourtant l'un d'entre eux n'a-t-il pas dit que l'Avatâr ne s'incarnerait jamais dans un corps de femme, parce qu'aucun hindou bien pensant ne le reconnaîtrait ! Heureusement que le Divin n'est pas affecté par un esprit aussi étroitement sectaire et qu'il n'est pas mû par des considérations aussi mesquines ; et lorsqu'il lui plaît de se manifester dans un corps terrestre, il se soucie fort peu d'être ou de ne pas être reconnu par les hommes. D'ailleurs, à travers toutes ses incarnations, il paraît avoir toujours préféré aux érudits, les enfants et les cœurs simples.

Dans tous les cas, en attendant que la manifestation d'une conception et d'une conscience nouvelles contraigne la Nature à créer une espèce nouvelle qui, n'ayant plus besoin de se soumettre à la nécessité de la procréation animale, ne serait plus obligée de se scinder en deux sexes complémentaires, le mieux que l'on puisse faire pour le progrès de l'espèce humaine actuelle, est de traiter les deux sexes sur un pied de parfaite égalité, de leur donner une éducation et une instruction identiques, et de leur apprendre à trouver, dans un contact constant avec une Réalité Divine qui est au-dessus de toute différenciation sexuelle, la source de toutes les possibilités et de toutes les harmonies.

Et peut-être que l'Inde, terre des contrastes, sera aussi celle des réalisations nouvelles, comme elle fut le berceau de leur conception.

LA FEMME DANS LA MYTHOLOGIE, L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE

Sri Aurobindo :

La religion hindoue a toujours accordé une importance primordiale à cette conception du rôle de la femme dans la Nature. Ce n'est pas seulement dans les Purâna que la femme occupe une place aussi grande, pas seulement dans le culte de la Shakti qu'elle devient un Nom suprême. Selon les Upanishad, Indra, en quête du mystérieux Brahman dominateur qu'il a peine à concevoir, n'accède à cette connaissance qu'il recherche qu'après avoir rencontré la Femme dans le royaume céleste : *tasminnevakase striyam ajagama umam haimavatim*, "dans ce même ciel il a rencontré la Femme, Umâ, fille de Himavan". La *Stri*, l'*Aja* ou Énergie féminine éternelle est la Dêité réalisatrice de l'Univers, la matrice, la mère, l'épouse, le moule, l'instrument de toute joie et de toute existence. Le Vêda, lui-aussi, parle de la *gnâ*, de la Femme, des pouvoirs féminins sans lesquels les pouvoirs masculins ne pourraient mener à bien leur travail de formation ; car lorsque les dieux qui soutiennent le sacrifice et lui confèrent son efficacité, *vahnayah*, *yajatrah*, doivent être satisfaits, le Rishi Medhatithi Kanwa fait appel à Agni pour leur adjoindre des partenaires féminines, *patnivatah krdhi*, dans leurs activités et leurs plaisirs. Dans le vingt-deuxième hymne – l'un des plus beaux – du premier Mandala il mentionne spécifiquement les *patnih devanam*, les épouses des Puissants auxquelles il faut faire appel afin qu'elles accordent leur protection, exhalent une paix profonde et partagent la joie dispensée par la liqueur de Soma.

Au plan inférieur de la mythologie hindoue, les Apsara sont les créatures les plus belles et les plus romanesques. Dès qu'elles eurent surgi des flots de l'océan de lait, parées de voiles éthérés et d'ornements célestes, faisant jaillir la mélodie de cent mille harpes, leur beauté lumineuse transforma le monde. Elles affluent dans les rayons du soleil, étincellent et luisent dans les éclairs qui traversent les nuées, donnent au ciel sa beauté azurée ; elles sont la lumière de l'aube et du crépuscule, les voix qui hantent les forêts et les champs. Elles résident aussi dans la vie de l'âme, car elles sont l'idéal que poursuivent le poète dans ses vers, le peintre transcrivant son âme sur la toile, le sculpteur cherchant une forme dans le marbre ; pour la joie de leur étreinte, le héros se jette à corps perdu dans l'impétueux torrent de la bataille ; le sage, méditant sur Dieu, aperçoit leurs formes luisantes et choit de ses sommets immaculés. Le plaisir de la vie, la beauté des choses, l'attrait d'une beauté sensuelle, voilà ce que le tempérament hindou dans son aspect mystique et romanesque a tenté d'exprimer au moyen de l'Apsara. Cette signification originelle se dessine partout comme un arrière-plan lumineux, mais on la sent surtout dans les allégories les plus anciennes et plus qu'ailleurs dans la légende étrange et romanesque de Pururava telle qu'elle nous est d'abord parvenue dans les Brahmana et le Vishnupurana.

Mais lorsque la mentalité hindoue se fit plus matérialiste, elle rechercha une image familière – plus elle serait terre à terre et mieux cela vaudrait – pour exprimer sa conception romanesque : elle la trouva dans l'hétaïre. Les hétéaires constituaient une classe reconnue de la société hindoue comme de la société grecque ; elles ne semblent cependant pas avoir exercé une influence aussi étendue dans la vie sociale. Comme leurs homologues grecques, elles possédaient un savoir et une culture exceptionnels,

mais leur supériorité sur les dames de bonne famille était moins marquée, car dans l'Inde ancienne, avant l'intermède islamique, les femmes respectables n'étaient pas de simples ménagères ignorantes comme les Athéniennes ; elles étaient souvent instruites, bien que sans formation académique, c'est-à-dire qu'elles n'étaient pas soumises au même enseignement méthodique que les garçons, mais les parents étaient toujours censés leur dispenser une culture générale et leur enseigner les arts d'agrément en leur faisant donner des leçons particulières à la maison ; le plus souvent, elles apprenaient le chant, la musique, la danse et un peu de peinture. Elles devaient obligatoirement avoir une certaine connaissance de l'éthique et des écritures sacrées et parfois, dans les familles riches, cultivées ou de haut rang, les jeunes filles recevaient une formation spéciale en philosophie ou en mathématiques. Certaines, restées célibataires ou devenues veuves, semblent même avoir consacré leur vie à l'étude de la philosophie, mais de tels cas sont rares dans les temps pré-bouddhiques. La sensibilité hindoue, en général, a toujours considéré que le foyer était le domaine de la femme et que sa vie était incomplète si elle ne se confondait pas avec celle de son mari. Au demeurant, la majorité des *Kulavadhu* – femmes issues de familles respectables – ne devaient guère dépasser le niveau de l'amateurisme dans les arts et les sciences, alors que les hétéaires (*Ganikâ*) atteignaient dans ces domaines une maîtrise professionnelle. Il s'ensuit que parallèlement à leur activité normale qui consistait à chanter et danser dans les temples lors de grandes cérémonies officielles telles que les couronnements et les fêtes religieuses, elles s'attachaient souvent l'affection illégitime d'hommes riches ou de haute naissance qui menaient ouvertement une double vie : à la maison avec leur femme, au dehors avec l'hétaïre. En tant que classe, leur

place dans la société n'était pas des moindres, car il ne faudrait pas les confondre avec les comédiens ambulants de la caste des saltimbanques dont la moralité abjecte était proverbiale. Nombre d'entre elles – comme il arrive inévitablement lorsque les contraintes sociales ne sont pas respectées – menaient certes une vie dissolue, immorale et sensuelle ; dans cette classe, les Laïs et les Phryné ont dû être aussi nombreuses que les Aspasia. Il semble néanmoins que les personnalités supérieures et intellectuelles aient prédominé ; celles qui se sont arrogé la liberté sexuelle, sans pour autant devenir des prostituées, sont admirablement dépeintes sous les traits de Vasantasena dans *Le petit chariot de terre cuite*, mélodrame admirable et d'un grand réalisme ; comme elle, elles troquaient souvent, avec le consentement de la famille de leur amant, le visage dévoilé de l'hétaïre contre la vie retirée de l'épouse. Les deux aspects, inférieur et supérieur, de cette classe sociale se sont perpétués jusqu'à nos jours, et tous deux, sous les auspices de la civilisation occidentale, ont été presque entièrement remplacés par une classe de plus en plus nombreuse de prostituées professionnelles, aboutissement inéluctable qu'il ne semble nullement nécessaire d'affubler du nom de réforme sociale ni d'encourager par une active croisade.

Les Apsara sont donc les divines hétaires du Paradis, les chanteuses, les actrices ravissantes dont la beauté et l'art délassent les Dieux engagés dans une lutte ardue et immémoriale contre les forces de désagrégation représentées par les Titans qui voudraient faire retourner la Matière à son état originel d'atomes, ou les forces de dissolution représentées par les sages et les ermites qui voudraient voir les phénomènes se fondre prématurément dans l'Un qui est au-dessus des phénomènes. Elles ont surgi de l'Océan, dit Valmiki, cherchant qui les choisirait pour

épouses, mais ni les Dieux ni les Titans n'en ont voulu ; c'est pourquoi l'on dit qu'elles appartiennent à tous et à personne.

Nous comprenons maintenant pourquoi les Apsara nous sont présentées comme les hétaires du ciel. Elles symbolisent tout ce qui est sensuel, séduisant ou voluptueux dans l'univers, cet élément du désir qui, n'étant ni spirituel, ni moral, trouve à s'exprimer dans la satisfaction du sentiment de la beauté et ne peut se satisfaire que dans la liberté.

Nous voyons donc pourquoi la vague conception d'une beauté sensuelle manifestée dans le monde a trouvé en l'hétaïre une forme matérielle appropriée. Car le charme de l'Apsara, même lorsqu'il opère sur le plan du mental, n'en est pas moins vital et sensuel ; il n'appartient pas aux régions éthérées de l'esprit. Mais pour se réaliser, le charme vital et sensuel exige que la quête de la beauté sensuelle soit son objectif unique : il n'admet pas plus les entraves que les à-côtés et les repentirs ; il ne recherche pas l'immoralité, mais rejette simplement tout critère moral ; il ne reconnaît aucune loi sinon sa propre réalisation. Tel est l'esprit de l'hétaïre. La beauté du nu, qu'elle soit sculptée, peinte ou décrite en paroles, n'a rien d'immoral. Dès l'instant où nous appliquons le critère de la morale, nous voyons clairement qu'il nous faut soit éliminer la beauté parce qu'elle n'appartient pas au monde de la morale, soit éliminer temporairement la morale parce qu'elle n'appartient pas au monde de la beauté qui est essentiellement un monde de nudité : en ce monde, en effet, le vêtement est une parure de circonstance et non un voile indispensable ; non parce que ces deux mondes s'opposent par essence, mais parce qu'entre eux aucune relation n'est essentielle, aucun contact n'est nécessaire. Tous les arts plastiques et sensuels appar-

tiennent idéalement au domaine des Apsara : elles sont actrices, chanteuses, musiciennes, peintres. Lorsqu'elles surgirent des vagues, ni les dieux, ni les démons n'en voulurent pour épouses ; comme nul ne les acceptait, elles se partagèrent entre tous, car un homme doté de grandes capacités d'action ou de destruction ne peut rencontrer dans l'extase et le charme des sens une maîtresse qui le satisfasse constamment ; tout au plus y trouvera-t-il la joie et le délassément d'un moment, un complément ou une diversion à sa poursuite constante de l'idéal reconnu qu'il a épousé. En outre, la beauté sensuelle se pare d'une splendeur et d'un attrait qui paraissent – à tout jamais pour certains esprits, de temps à autre pour le plus grand nombre – plus parfaits et plus brillants que cet autre idéal, car celui-ci, à force de faire partie de la vie quotidienne, de ne jamais se heurter aux interdits et d'être toujours semblable à lui-même, devient insipide pour certains, s'enlise dans la platitude et la routine pour d'autres, et ne conserve sa fraîcheur véritable, son charme inaltérable, toujours vivant, toujours jeune, n'est impossible à abandonner que pour les rares âmes constantes et inébranlables qui sont les élues de notre évolution humaine. En tout cela l'idée de l'Apsara coïncide avec la réalité de l'hétaïre. En choisissant l'hétaïre pour image terrestre de l'Apsara, la mentalité hindoue a par conséquent fait preuve, une fois de plus, de sa merveilleuse pénétration créatrice de mythes, aussi infaillible et admirable à sa manière que celles des Grecs était heureuse et pleine de finesse.

Lorsque Nârâyana, sage primordial des temps immémoriaux, se retira pour pratiquer l'austérité dans les grottes les plus secrètes et les plus désolées des Himalayas, Indra, prince des airs, toujours hostile à l'ascétisme, toujours méfiant à l'égard de l'esprit philosophique et contem-

platif, craignit pour l'équilibre du monde et la sécurité de son règne. Il chargea donc les Apsara de troubler les méditations de Nârâyana. Alors le printemps répandit sa beauté sur les étendues désolées des Himalayas ; la brise du sud réchauffa de son haleine ces hauteurs inclementes, des arbres en fleurs se dressèrent dans les neiges éternelles et le chant du coucou résonna au sommet des montagnes. Parmi ces douceurs printanières, les Apsara apparurent à Nârâyana ; elles étaient les plus belles de toutes les nymphes et leur séduction empruntait aux arts et aux enchantements féminins ce qu'ils ont de plus subtil et de plus captivant ; mais Nârâyana, qui est Vishnu sauveur du monde lorsqu'il se manifeste sous les traits de l'ascète, n'éprouva ni la passion de la colère ni celle de l'amour ; souriant, lui dont la nature vaste et indulgente embrasse le monde, il s'entailla la cuisse et en tira une créature radieuse et magnifique ; sa beauté était telle que celle des plus ravissantes Apsara n'en était qu'un pâle reflet brisé. Pleines de honte, elles se voilèrent la face et, sans mot dire, quittèrent furtivement l'ermitage enneigé. Mais Nârâyana, ayant nommé sa fille Urvashi – "celle qui repose dans la cuisse du Suprême", la cuisse étant le siège de la sensualité – la donna à Indra pour qu'elle devienne son plus puissant rempart contre les austérités de l'aspiration spirituelle.

C'est surtout dans sa peinture des caractères féminins que Kalidasa révèle avec une perfection constante et instinctive la délicatesse et la douceur pénétrante de son génie dramatique. S'il lui arrive parfois de ne pas se soucier d'individualiser les moins importantes de ses silhouettes féminines, toutes, si insignifiantes soient-elles, ont une

certaine part de personnalité qui leur est propre, qui les différencie des autres et fait d'elles quelque chose de plus qu'un simple nom. La compréhension pénétrante des caractères féminins est extrêmement rare parmi les dramaturges, même chez ceux dont on pourrait croire qu'elle est un élément indispensable de leur art. La plupart du temps, un poète ne réussira à décrire qu'un ou deux types peu communs, connus de lui ou en harmonie avec son propre tempérament, ou bien ce sont des caractères qui, échappant complètement à la norme, sont par conséquent faciles à dépeindre ; il s'agit en général de femmes méchantes : Clytemnestre, Vittoria Corombona, Beatrice Joanna¹. Chez Vyāsa et Sophocle, toutes les femmes ont un air de famille ; toutes possèdent une force de caractère masculine, tranquille ou autoritaire, révélatrice de leur origine. Nous voyons d'autres poètes représenter avec bonheur une certaine héroïne et y revenir fréquemment, tout en échouant ou en n'atteignant qu'un succès sans éclat avec les autres. Partout ailleurs en poésie, les femmes sont en général dépeintes de façon très superficielle. On peut littéralement compter sur les doigts d'une main les poètes ayant une compréhension intuitive des femmes. Ici comme ailleurs dans le domaine de l'art dramatique, Shakespeare occupe la première place avec un talent superbe qui n'a d'égal en profondeur – sinon en étendue –

1. Beatrice Joanna : personnage de la pièce *The Changeling* de Thomas Middleton (1570-1627) et William Rowley (v. 1585-1642). Vittoria Corombona : personnage principal de la tragédie de John Webster *Le Diable blanc ou Vittoria Corombona, la fameuse courtisane de Venise*, dont l'action se situe en Italie lors d'événements qui se sont déroulés de 1581 à 1585. Accusée d'adultère et jugée pour le meurtre de son mari, Vittoria Corombona est condamnée à la réclusion ; elle est délivrée par le duc de Brandiano, son amant, qui l'épouse. Tous deux meurent assassinés.

que celui de Valmiki. Racine et Kalidasa ont le même don, le premier dans les limites de ses possibilités, le second sans les mêmes limites, bien qu'en cela comme à d'autres égards il ne possède ni la profusion, ni la puissante diversité de Shakespeare. Aucun autre nom ne me vient à l'esprit ; quelques poètes ont réussi à dépeindre des caractères simples et frustes, mais c'est là le fruit de l'observation plutôt que d'une perception intuitive infailible. *Agnimitra* est une pièce de femmes : elle se déroule dans le gynécée et les jardins d'un grand palais, elle est pleine du bruissement de leurs robes, du tintement de leurs bijoux, du parfum de leurs chevelures, de la musique de leurs voix. Dans *Urvashi*, il fallait à Kalidasa au moins la moitié de la toile pour peindre son héros ; l'espace alloué aux rôles féminins est donc forcément très restreint, mais Kalidasa l'a rempli d'une foule de silhouettes resplendissantes de beauté et de visages ravissants dont chacun se différencie aisément des autres. Ce sont les Aspara et Urvashi est la plus belle de toutes.

Nous pouvons noter aussi, en passant, que l'idéal indien de la relation entre l'homme et la femme a toujours été gouverné par le symbolisme de la relation entre le Pourousha et la Prakriti (dans le Vēda : *Nri* et *Gna*), les Principes divins masculin et féminin dans l'univers. Il existe même, jusqu'à un certain point, une corrélation pratique entre cette conception et le statut de la femme. Au début des temps védiques, quand le culte symbolique conférait au principe féminin une sorte d'égalité avec le principe masculin (bien que ce dernier eût une certaine prépondérance), la femme était la compagne de l'homme autant que son auxiliaire. À une époque plus récente, quand la pensée a

soumis la Prakriti au Pourousha, la femme aussi s'est mise à dépendre entièrement de l'homme ; elle n'existait plus que pour lui et n'avait même presque pas d'existence spirituelle distincte. Dans la religion tântrique du shākta², qui accorde au principe féminin la place la plus élevée, on a tenté de relever la femme et d'en faire un objet de respect profond et même d'adoration, mais cette tentative n'a pas réussi à se traduire dans les pratiques sociales, de même que le culte tântrique n'a jamais pu secouer tout à fait le joug de la pensée védântique³.

On peut aussi observer que dans l'Inde antique, au moins légalement et en théorie, l'opinion ne refusait pas aux

2. Le Tantra est une doctrine philosophique et une discipline spirituelle qui cherche le Divin sous son aspect d'Énergie ou de Pouvoir conscient (Shakti). En effet, dans la manifestation, le Divin revêt un double aspect : Conscience, et Pouvoir de la Conscience (Ishvara-Shakti), auquel correspond la division en masculin et féminin. Le shākta, ou fidèle de la Shakti, vénère particulièrement la Mère universelle, la suprême Conscience créatrice, parce que c'est Elle qui émane, maintient, et, à la fin du cycle, résorbe l'univers. En pratique, le shākta considère que les forces ou énergies de la Nature ne doivent pas être rejetées mais utilisées pour trouver le Divin. Selon la doctrine tântrique, c'est un principe de Félicité qui soutient cet univers et ses activités. (Note de l'éditeur)

3. Le Védânta est l'un des six systèmes de la philosophie indienne. Ce système est dérivé du "Livre de la Connaissance", dernière partie des Vêda, et s'appuie sur les Upanishad. La vérité secrète des Vêda s'étant obscurcie et voilée à travers les temps, les penseurs védântiques s'efforcèrent de reformuler la vérité védique dans le langage de l'intuition. Ce n'était pas encore un langage intellectuel, mais l'intellect pouvait s'en saisir pour traduire l'expérience védique en ses propres termes abstraits. Le Védânta cherche la Vérité par la voie de la Connaissance, par une libération et en échappant à ce monde d'ignorance, c'est-à-dire qu'il rejette la Nature (à l'encontre des tântriques qui l'acceptent), et il s'appuie sur un monisme absolu. (Note de l'éditeur)

femmes l'exercice de leurs droits civiques, contrairement à ce qui avait cours chez les autres peuples de l'antiquité, même si, à quelques exceptions près, cette égalité se réduisait en pratique à rien, puisque du fait de leur condition sociale elles étaient soumises à l'homme et entièrement vouées aux activités domestiques ; dans les récits qui sont parvenus jusqu'à nous, on rencontre cependant des femmes qui ont joué un rôle non seulement sur le trône, dans l'administration ou même sur le champ de bataille – ce qui n'est pas rare dans l'histoire de l'Inde – mais aussi comme représentantes élues dans les corps constitués.

Dans le cas des nations méditerranéennes, la participation générale de tous les individus à la vie civique et culturelle intégrale de la communauté, souffrait de deux lacunes très importantes : cette participation était refusée aux esclaves et à peine accordée aux femmes, auxquelles une vie étroite était concédée. En Inde, l'institution de l'esclavage était pratiquement absente et la femme y jouissait tout d'abord d'une position plus digne et plus libre qu'en Grèce et à Rome ; mais bientôt, l'esclave a été remplacé par le prolétaire, appelé *shoûdra* en Inde, et la tendance croissante à dénier au shoûdra et à la femme les plus hauts bénéfices de la vie et de la culture communes, a fait descendre la société indienne au niveau de ses congénères d'Occident. Il est possible que ces deux grands problèmes du servage économique et de la sujétion des femmes, eussent pu être affrontés et résolus dans la communauté ancienne si celle-ci avait duré plus longtemps, de même qu'ils sont affrontés maintenant et en voie de solution dans l'État moderne. Mais c'est douteux ; seule Rome nous laisse entrevoir quelques tendances initiales qui auraient pu s'orienter

dans cette voie, mais ces tendances n'ont jamais dépassé le stade de vagues allusions à une possibilité d'avenir.

Un médecin écrit qu'en Grèce et à Rome au Moyen Âge, les femmes jouissaient d'une grande liberté et recevaient une sorte d'instruction supérieure. Dans sa propre profession, bien qu'il y eût des femmes professeurs depuis le XVII^e siècle dans les célèbres universités italiennes de Bologne, Naples, etc., elles n'ont rien fait pour le progrès de la médecine. D'autre part, il n'y a pas eu de femmes de premier ordre en peinture, en musique, en littérature, etc., à part Rosa Bonheur, qui d'ailleurs devait se raser le menton et s'habiller en homme.

En Grèce, la femme était une esclave du foyer, sauf les hétaires qui étaient éduquées seulement pour plaire. À Rome, "elles restaient à la maison et filaient la laine", c'était le plus grand éloge que l'on pût faire de la femme. Pendant une courte période de l'Empire seulement, la femme était devenue plus libre, mais elle n'a jamais été mise sur un pied d'égalité avec l'homme. Ou bien votre médecin était un ignorantin, ou bien il disait n'importe quoi.

En voilà un argument ! Opposer des conditions exceptionnelles à l'habitude des millénaires ! Que dire de l'administration, du gouvernement, des affaires, où les femmes se sont révélées tout aussi capables et plus durablement capables que les hommes ? Pas besoin de cerveau pour cela ? N'importe quel imbécile peut le faire ?

Naturellement, personne ne contestera qu'en temps de

maladie et de souffrance, c'est leur tendre main qui soulage.

C'est-à-dire que c'est principalement ce que les hommes en attendent – qu'elles soient leur servante, leur garde-malade, qu'elles portent leurs enfants, les élèvent, servent leurs désirs sexuels, etc. C'était leur occupation et le but de leur vie, et leur nature s'est adaptée à leur travail. Tout ce qu'elles ont réalisé en dehors de cela, l'a été en passant – en dépit du joug qu'on leur imposait. Alors l'homme arrive avec son sourire supérieur et déclare que tout est la faute de la nature inférieure de la femme, et non celle du fardeau qu'il a jeté sur ses épaules.

Quelles que soient les raisons de la différence entre l'homme et la femme, il est indéniable qu'elles peuvent s'effacer plus complètement et plus facilement par amour.

Elles y ont été dressées à travers les âges – telle est la raison. Sujétion, abnégation, être à la merci de l'homme, tel est leur lot – c'est cela qui leur a donné ce dressage. Mais cela leur a laissé aussi une autre sorte d'ego, qui est leur obstacle spirituel : l'ego derrière l'*abhimân*⁴ et la grève de la faim.

Peut-on dire que, puisqu'elles vivent dans leur cœur plus que dans leur tête, leur chemin est plus aisé ?

Toutes ces assertions tranchantes sont des formules mentales – les énoncés du mental sont trop catégoriques pour être vrais, comme la philosophie et la science commencent

4. En sanskrit, orgueil; ici, amour déçu, amour-propre blessé.

à s'en apercevoir. La vie et l'être sont trop complexes pour cela.

C'est cependant de l'auto-détermination de l'individu libre à l'intérieur d'une communauté libre que nous devons partir, parce que c'est seulement ainsi que nous pouvons être sûrs d'une croissance saine de la liberté, et aussi parce que l'unité qui doit être atteinte est celle d'individus croissant librement vers la perfection et non de machines humaines travaillant dans une uniformité régulière ou d'âmes opprimées, mutilées et morcelées en un ou plusieurs dessins géométriques fixes. Dès l'instant où nous acceptons sincèrement cette idée, nous devons nous éloigner complètement de l'ancienne notion de droit de propriété de l'homme sur l'homme qui se tapit encore dans le mental humain quand elle ne le domine pas tout entier. Notre passé garde la trace de cette notion du droit de propriété du père sur l'enfant, de l'homme sur la femme, du prince ou de la classe dirigeante sur les sujets, de l'État sur l'individu. L'enfant était, dans l'ancien patriarcat, la propriété vivante du père, il était sa création, sa production, la propre reproduction de lui-même, et le créateur a tous les droits sur sa créature, le fabricant sur son produit.(...) Il en est de même de la servitude de la femme, de la propriété exercée par l'homme sur la femme, qui fut un temps un axiome de la vie sociale et n'a été que récemment remis en question. Si fort était ou est devenu l'instinct de cette domination dans le mâle que même la religion et la philosophie ont dû lui donner leur sanction, comme dans la formule où Milton exprime le paroxysme de l'égoïsme masculin : "Lui pour Dieu seul, elle pour Dieu en lui", sinon, en fait, "elle pour lui en tant

que Dieu." Cette idée aussi tombe en poussière, bien que ses résidus s'accrochent encore à la vie par les fortes tentacules de la vieille législation, de la persistance de l'instinct et des idées traditionnelles ; le "fiat" en a été retiré par l'exigence de la femme d'être considérée, elle aussi, comme un individu libre.

LE MARIAGE ET LA FAMILLE

Sri Aurobindo :

En ce qui vous concerne, tout dépend de l'idéal que vous poursuivez. S'il consiste à mener la vie ordinaire, faite de plaisirs vitaux et physiques, vous pouvez choisir votre partenaire dans n'importe quel milieu. Si votre idéal est plus noble – pratiquer l'art ou la musique, ou vous mettre au service de votre pays – vous devez être guidé, dans votre recherche d'une compagne, non par le désir, mais par quelque chose de plus élevé : cette femme devra posséder dans son caractère un élément qui s'harmonise avec la partie psychique de votre être. Si vous avez pour idéal de mener la vie spirituelle, vous devez y regarder à deux fois – et même à cinquante – avant de vous marier... Je ne vous donne ici que les principes généraux. Le problème est complexe et vous comprendrez à quel point il est difficile de trancher. En gardant ces faits présents à l'esprit, vous devez prendre vous-même votre décision.

Il faut se rappeler que la vie sociale indienne a subordonné presque entièrement l'individu à la famille. Les hommes et les femmes ne se marient pas librement ; les mariages sont pour la plupart arrangés alors qu'ils sont encore enfants. Et de surcroît le moule de la société a longtemps été d'une fixité presque absolue, assignant à chaque individu sa place et attendant de lui qu'il s'y conforme. Vous parlez de dénouement et de solution courageuse, mais dans cette vie-là, il n'y a ni problème, ni

dénouement, et nul besoin de solution ; une solution courageuse n'est possible que si la volonté personnelle est libre ; mais lorsque la seule solution (si l'on continue à vivre ainsi) est de se soumettre à la volonté de la famille, il ne peut rien y avoir de tel. Ce mode de vie apporte la sécurité et peut même apporter le bonheur, si l'on s'en accommode, si l'on n'aspire pas outre mesure à dépasser la vie ordinaire ou si l'on a la chance d'être bien entouré ; mais elle n'offre aucun remède, aucune échappatoire aux mésententes ni à aucune sorte d'insatisfaction individuelle ; elle laisse peu de place à l'initiative, à la liberté de mouvement ou à un quelconque individualisme. La seule porte de sortie, pour l'individu, est sa vie intérieure, spirituelle ou religieuse, et l'échappatoire reconnue est l'abandon du *samsâra*, de la vie de famille, par un *sannyâsa* d'un genre ou d'un autre. Le *sannyâsi*, le *vairâgi* vishnouïte, le *brahmachâri* sont libres ; ils sont morts pour leur famille et peuvent vivre selon ce que leur dicte l'esprit intérieur. C'est seulement s'ils entrent dans un ordre monastique ou dans un *ashram* qu'ils doivent en observer les règles ; mais alors c'est eux qui l'ont choisi. La société elle-même reconnaissait ce moyen de lui échapper ; la religion approuvait l'idée que le dégoût de la vie sociale ou mondaine était un motif légitime d'adopter la vie du reclus ou du moine errant. Mais cela concernait surtout les hommes : les femmes, sauf dans l'antiquité chez les bouddhistes où elles avaient leurs couvents et, plus tard, chez les vishnouïtes, avaient peu de chances de s'évader ainsi, à moins d'y être poussées par une impulsion spirituelle très forte qui n'aurait admis aucun refus. L'épouse et l'enfant abandonnés par le *sannyâsi* soulevaient peu de difficultés : la famille tout entière était là pour assumer leur entretien ou plutôt continuer à le faire.

Ce qui arrive actuellement, c'est que le vieux cadre

demeure, mais les idées modernes ont introduit un état d'inadaptation et de malaise ; l'ancien système familial éclate et les femmes sont plus nombreuses à chercher cette liberté d'en sortir que les hommes ont toujours eue dans le passé. C'est ce qui expliquerait les cas que vous avez rencontrés ; mais je ne pense pas que leur nombre soit déjà très considérable, car le phénomène est tout nouveau ; l'admission des femmes dans les ashrams est elle-même une nouveauté. La détresse de celles dont le mental et le vital doivent croître dans un milieu inadapté, de celles dont le mariage imposé est mal assorti, où mari et femme n'ont aucun point commun, de celles qui doivent vivre dans un milieu hostile et intolérant à leur vie intérieure, et d'autre part la tendance innée du mental indien à chercher refuge dans l'évasion spirituelle ou religieuse suffisent à expliquer cette évolution nouvelle. Si la société veut l'empêcher, c'est elle qui doit changer. Quant aux cas individuels, chacun doit être jugé selon ses mérites ; le problème est trop complexe, les natures humaines, les situations et les motivations sont trop diverses pour qu'une règle générale puisse être établie.

Si votre mari traverse une période dangereuse de sa vie, qu'il souffre de mauvaise santé et que vous compatissiez à ses ennuis, le mieux, pour lui, est encore de vous tranquilliser et de faire appel au Divin pour qu'il l'aide à traverser cette mauvaise passe. Même dans la vie ordinaire, l'inquiétude et la dépression créent une atmosphère qui n'aide pas une personne malade ou en difficulté. Dès lors que l'on est devenu un sâdhak, la véritable attitude spirituelle de confiance en la Volonté divine et d'appel à l'aide d'en haut, que ce soit pour soi-même ou pour aider ceux à qui

l'on porte encore de l'intérêt, est toujours la voie la meilleure et la plus efficace.

Vouloir avec une constance inébranlable le bien de quelqu'un en concentrant cette volonté à la fois dans la tête et dans le cœur est la meilleure manière possible de l'aider.

Quelle que soit la chose ou la personne que vous avez remise entre les mains du Divin, vous ne devriez plus y être attaché ni vous en inquiéter, mais tout laisser au Divin afin qu'il agisse pour le mieux.

La Mère :

Que vous unissiez vos existences physiques, vos intérêts matériels, que vous vous associiez pour faire face ensemble aux difficultés et aux succès, aux défaites et aux victoires de la vie – c'est la base même du mariage – mais vous savez déjà que cela ne suffit pas.

Que vous soyez unis dans les sensations, que vous ayez les mêmes goûts et les mêmes jouissances esthétiques, que vous vibriez en commun aux mêmes choses, et l'un par l'autre, et l'un pour l'autre – c'est bien, c'est nécessaire – mais ce n'est pas assez.

Que vous soyez un dans les sentiments profonds, que votre affection, votre tendresse réciproques ne varient pas en dépit de tous les heurts de l'existence, qu'elles résistent aux fatigues, aux énervements, aux déceptions ; que vous soyez toujours et dans tous les cas heureux, les plus heu-

reux, d'être ensemble ; que vous trouviez, en toute circonstance, l'un auprès de l'autre, le repos, la paix et la joie – c'est bien, c'est très bien, c'est indispensable – mais ce n'est pas assez.

Que vous unissiez vos mentalités, que vos pensées s'accordent et se complètent, que vos préoccupations et vos découvertes intellectuelles soient partagées ; en résumé, que votre sphère d'activité mentale se fasse identique par un élargissement et un enrichissement acquis par les deux à la fois – c'est bien, c'est tout à fait nécessaire – mais ce n'est pas assez.

Par-delà tout cela, au fond, au centre, au sommet de l'être, il est une Vérité Suprême de l'être, Lumière Éternelle, indépendante de toute circonstance de naissance, de pays, de milieu, d'éducation ; origine, cause et maître de notre développement spirituel, c'est Cela qui donne à notre existence son orientation définitive ; c'est Cela qui décide de notre destinée ; c'est dans la conscience de Cela qu'il faut s'unir. Être un dans l'aspiration et l'ascension, avancer du même pas sur le même chemin spirituel – tel est le secret de l'union durable.

Il est presque aussi difficile d'être vraiment une bonne épouse que d'être un vrai disciple.

De nos jours certains sociologues redoutent la dégradation et la disparition de la structure familiale. Vous avez fait observer que cette dégradation "était et est toujours indispensable pour conduire l'humanité à une réalisation plus haute et plus vaste". Ces propos

soulèvent d'importants problèmes que j'énumère ci-dessous, afin d'obtenir de vous quelques éclaircissements :

(1) Considérez-vous que cette désagrégation de la structure familiale n'est indispensable que pour les rares individus exceptionnels qui poursuivent un idéal mental ou spirituel élevé, ou s'applique-t-elle aussi à l'humanité en général ?

Elle ne s'applique qu'aux quelques individus exceptionnels qui poursuivent un idéal mental ou spirituel élevé.

(2) Si vous préconisez une désintégration complète de la famille pour l'humanité tout entière, jugez-vous souhaitable qu'elle se produise avant même que la nouvelle méthode de procréation par matérialisation directe soit devenue générale sur toute la terre ?

Davantage de liberté et de souplesse dans le système serait souhaitable. Les règles toutes faites nuisent à l'évolution.

(3) Considérez-vous que l'abolition de l'institution matrimoniale est aussi indispensable à un développement supérieur de l'humanité que l'abolition de la structure familiale ? Tant que la nouvelle méthode de procréation ne se sera pas généralisée, la méthode actuelle de procréation par le sexe ne se perpétuera-t-elle pas ? Si tel était le cas, une certaine forme de relation matrimoniale ne serait-elle pas nécessaire ?

Il y aura toujours des mariages, mais les formalités légales ne devraient pas être obligatoires, pour éviter l'illégalité.

(4) Tant que la nouvelle méthode de procréation n'est pas devenue normale et que les enfants continuent à naître comme maintenant au moyen de la procréation sexuelle, la vie familiale ne procure-t-elle pas l'atmosphère la mieux adaptée pour élever les enfants, surtout durant les premières années de leur croissance? La seule autre possibilité consisterait à les élever et à les éduquer dans un autre cadre, telles les crèches d'État préconisées par certains penseurs communistes. Mais cette solution n'a recueilli que peu d'adhésions; on a compris, en effet, que c'est seulement dans l'atmosphère intime du foyer familial que les parents peuvent apporter aux petits enfants l'affection et la tendresse dont ils ont besoin. S'il en est ainsi, la famille ne restera-t-elle pas nécessaire, du moins pour les jeunes enfants, tant que la nouvelle méthode de procréation ne sera pas devenue praticable et normale?

Ici aussi, les deux possibilités doivent être également admises et pratiquées. Ce serait dans bien des cas une bénédiction pour le bébé d'être séparé de ses parents.

Un minimum de règles.

Un maximum de liberté.

Toutes les possibilités doivent avoir la même latitude de se développer; alors le progrès de l'humanité sera plus rapide.

LA MÈRE ET L'ENFANT

La Mère :

Parler d'enfants aux femmes du Japon, c'est, je crois, aborder le sujet qui leur est le plus cher, le plus sacré. Dans aucun pays au monde, en effet, les enfants n'occupent une place aussi importante, aussi primordiale. Ils sont ici le centre de l'intérêt et de l'attention. Sur eux se concentrent – à juste titre – les espoirs de l'avenir. Ils sont pour le pays la vivante promesse d'une prospérité croissante. C'est pourquoi la tâche la plus importante qui soit assignée aux femmes du Japon est de produire des enfants. Là maternité est considérée comme le rôle principal de la femme. Mais cette affirmation n'est vraie que dans la mesure où nous comprenons ce que signifie le mot maternité; car mettre au monde des enfants comme les lapins leurs petits – instinctivement, dans l'ignorance, comme une machine – ce n'est certes pas ce que l'on peut appeler la maternité. La vraie maternité commence avec la création consciente d'un être, avec la volonté de modeler une âme venant sur la terre pour se développer et utiliser un corps nouveau. Le vrai domaine de la femme est spirituel. Nous ne l'oublions que trop souvent.

Porter un enfant et construire son corps presque subconsciemment ne suffit pas. Le vrai travail commence lorsque par le pouvoir de la pensée et de la volonté, nous concevons et créons un caractère capable de manifester un idéal.

Et ne dites pas que nous n'avons pas le pouvoir de réaliser cela: d'innombrables exemples de ce pouvoir très réel pourraient apporter la preuve du contraire.

Tout d'abord les effets de l'environnement physique ont

été reconnus et étudiés depuis longtemps. C'est en entourant les femmes de formes d'art et de beauté que peu à peu, les Grecs de l'antiquité ont créé l'harmonie exceptionnelle de leur race.

Les exemples particuliers de faits analogues sont nombreux. Il n'est pas rare de voir une femme qui, pendant sa grossesse, a sans cesse contemplé et admiré un beau portrait, une belle statue, donner naissance à un enfant ressemblant parfaitement à ce portrait ou à cette statue. J'ai moi-même rencontré plusieurs cas de ce genre. Parmi ceux-ci, je me souviens très nettement de deux petites filles ; elles étaient jumelles et parfaitement belles. Mais le plus surprenant est qu'elles ressemblaient très peu à leurs parents. Elles ressemblaient à un célèbre tableau du peintre anglais Reynolds. J'en ai fait un jour la remarque à la mère qui s'est écriée aussitôt : "N'est-ce pas ? Vous apprendrez avec intérêt que lorsque j'attendais ces enfants, j'avais au-dessus de mon lit une très bonne reproduction du tableau de Reynolds. Avant de m'endormir et dès mon réveil, mon dernier et mon premier regard étaient pour ce tableau, et dans mon cœur j'exprimais cet espoir : "Puis-ent mes enfants avoir le même visage que ce portrait !" Vous voyez que j'ai très bien réussi." Elle pouvait en effet être fière de son succès et son exemple est d'une grande utilité pour les autres femmes.

Mais si nous pouvons obtenir de tels résultats sur le plan physique, où les matériaux sont d'une extrême rigidité, nous obtiendrons beaucoup plus sur le plan psychologique où l'influence de la pensée et de la volonté est si puissante. Pourquoi accepter les décrets obscurs de l'hérédité et de l'atavisme, qui ne sont rien de plus que des préférences subconscientes dues à nos propres traits de caractère, alors que nous pouvons, par la concentration et la volonté, faire naître un individu conforme à l'idéal le plus élevé que

nous soyons capables de concevoir ? Par cet effort, la maternité devient vraiment précieuse et sacrée ; à vrai dire, nous entrons dans le glorieux travail de l'Esprit, et la condition féminine s'élève au-dessus de l'animalité et de ses instincts ordinaires pour accéder à l'humanité réelle et à ses pouvoirs.

Dans cet effort, dans cette tentative réside donc notre véritable devoir. Et si ce devoir a toujours revêtu la plus grande importance, celle-ci devient capitale au tournant actuel de l'évolution terrestre.

La semaine dernière, je vous ai parlé de la naissance : comment les âmes entrent dans le corps ; et je vous ai dit que ce corps est formé d'une façon très peu satisfaisante presque pour tout le monde – les exceptions sont si rares que l'on peut à peine en parler.

Je vous ai dit que l'on arrivait, par cette naissance obscure, avec tout un bagage physique de choses dont il faut généralement se débarrasser si l'on veut progresser vraiment, et on m'a cité ma propre phrase qui est comme ceci :

"On vous fait venir par force, on vous impose le milieu par force, les lois de l'atavisme par force."

Et alors, la personne qui m'a écrit m'a demandé qui est ce "on" ?

Évidemment, j'aurais pu être plus explicite, mais je pensais avoir été suffisamment claire.

Le corps est formé par un homme et une femme qui deviennent père et mère, et ce sont eux qui n'ont pas même les *moyens* de demander à l'être qu'ils vont faire venir sur terre si cela lui est agréable de venir ou si c'est

conforme à sa destinée. Et c'est à ce corps formé par eux qu'ils imposent par force, par la force de la nécessité, un atavisme, un milieu, une éducation plus tard, qui seront presque toujours des obstacles à la croissance future.

Par conséquent, j'ai dit ici et je redis (je croyais avoir été claire) qu'il s'agit des parents physiques et du corps physique, rien d'autre. Et que l'âme qui s'incarne, qu'elle soit en cours de développement ou pleinement développée, doit lutter contre les circonstances qui lui ont été imposées par la naissance animale, lutter pour trouver son vrai chemin et se retrouver soi-même pleinement. Voilà.

Maintenant, si vous avez quelque chose d'autre à demander... Personne n'a rien à dire ?

Douce Mère, est-ce qu'il est possible pour la mère et le père de faire naître... de demander l'âme qu'ils veulent ?

Demander ? Il faut pour cela qu'ils aient une connaissance occulte que généralement ils n'ont pas. Mais en tout cas, ce qui est possible, c'est qu'au lieu de faire la chose comme un animal poussé par un instinct ou un désir, et sans même le vouloir la plupart du temps, ils le fassent volontairement, avec une aspiration, qu'ils se mettent eux-mêmes dans un état d'aspiration et presque de prière, n'est-ce pas, pour que l'être qu'ils vont former soit une forme convenable pour revêtir une âme qu'ils *peuvent* appeler à s'incarner dans cette forme. J'ai connu des gens (ils n'étaient pas nombreux, cela n'arrive pas souvent, mais enfin j'en ai connu) qui choisissaient des circonstances spéciales, se préparaient par des conditions de concentration et de méditation et d'aspiration spéciales, et cherchaient à faire venir dans le corps qu'ils allaient former un être exceptionnel.

Dans les pays de l'ancien temps, et encore maintenant dans certains pays, la femme qui allait avoir un enfant était mise dans des conditions spéciales de beauté, d'harmonie, de paix et de bien-être, dans des conditions physiques tout à fait harmonieuses, afin que l'enfant formé le soit dans les meilleures conditions possibles. C'est évidemment ce que l'on devrait faire, parce que c'est dans la mesure de la possibilité humaine. Les êtres humains sont assez développés pour que ce ne soit pas une chose tout à fait exceptionnelle. C'est pourtant une chose tout à fait exceptionnelle, parce que très peu de gens y pensent, tandis qu'il y a une in-nom-brable quantité de gens qui font des enfants sans même le vouloir.

C'était cela que je voulais dire.

Il est possible d'appeler une âme, mais il faut avoir au moins un peu de conscience soi-même, et puis vouloir faire ce que l'on fait dans les meilleures conditions. C'est très rare, mais c'est possible. (...)

Nécessairement, les parents ont une formation spéciale, ils ont une bonne ou une mauvaise santé spéciale ; même en mettant les choses au mieux, ils ont un tas d'atavismes, d'habitudes, de formations dans le subconscient et même dans l'inconscient, qui proviennent de leur propre naissance, du milieu dans lequel ils ont vécu, de la vie qu'ils ont eue ; et même si ce sont des gens remarquables, ils ont des quantités de choses qui sont tout à fait contraires à la vie psychique vraie – même les meilleurs, même les plus conscients. Et en plus, il y a tout ce qui va arriver. Même si l'on se donne beaucoup de mal pour l'éducation de ses enfants, ils seront en contact avec toutes sortes de gens qui auront une influence sur eux, surtout quand ils sont tout petits, et ces influences entrent dans le subconscient, il faut lutter contre cela plus tard. Je dis : même dans les cas les meilleurs, à cause de la manière dont le corps est formé

maintenant, vous avez à faire face à d'innombrables difficultés qui viennent plus ou moins du subconscient, mais qui montent à la surface et contre lesquelles il faut lutter pour pouvoir devenir tout à fait libre et se développer normalement.

C'est tout ?

Au risque d'effacer beaucoup d'illusions dans votre conscience, je dois vous dire un peu l'origine de l'amour de la mère pour l'enfant. C'est que cet enfant est fait de sa propre substance à elle, et, pendant assez longtemps, relativement longtemps, le lien matériel, substantiel, entre l'enfant et la mère est ex-trê-me-ment proche – c'est comme si l'on avait pris un bout de sa chair et qu'on l'avait mis à une distance – et ce n'est que longtemps après que le lien entre les deux est complètement coupé. Il y a une sorte de lien, de sensation subtile telle que la mère sent exactement ce que sent l'enfant, comme elle le sentirait en elle-même. Ça, c'est la base matérielle de l'attachement de la mère pour l'enfant. C'est une base d'identité matérielle, pas autre chose que cela. Le sentiment vient longtemps après (il peut venir avant, cela dépend des gens), mais je parle de la majorité humaine : le sentiment ne vient que longtemps après, et il est conditionné. Il y a toutes sortes de choses... Je pourrais vous parler pendant des heures sur le sujet. Mais enfin, il ne faut pas mélanger cela avec l'amour. C'est une identité matérielle qui fait qu'on sent intimement, on sent d'une façon tout à fait concrète et matérielle ce qu'éprouve l'enfant : si l'enfant reçoit un choc, eh bien, on le sent. Cela dure au moins pendant deux mois.

L'éducation d'un être humain doit commencer à sa naissance et se prolonger pendant toute la durée de sa vie.

À dire vrai, si l'on veut que cette éducation ait son maximum d'effet, il faut la commencer avant la naissance ; et dans ce cas, c'est la mère elle-même qui procède à cette éducation au moyen d'une double action : une sur elle-même, pour son propre perfectionnement, une sur l'enfant qu'elle est en train de former physiquement. Car il est certain que la nature de l'enfant qui va naître dépend considérablement de la mère qui le forme, de son aspiration et de sa volonté, ainsi que de l'entourage matériel dans lequel elle vit. Veiller à ce que les pensées soient toujours belles et pures, les sentiments nobles et beaux, et l'entourage matériel aussi harmonieux que possible, dans une grande simplicité, est la part de l'éducation qui doit s'appliquer à la mère elle-même, et si elle ajoute à cela une volonté consciente et précise de former l'enfant suivant le plus haut idéal qu'elle peut concevoir, alors seront réalisées les conditions les meilleures pour que l'enfant fasse son apparition dans le monde avec son maximum de possibilités. Combien d'efforts difficiles et de complications inutiles seront ainsi évités.

Pour être complète, une éducation doit avoir cinq aspects principaux, s'adressant aux activités principales de l'être humain : le physique, le vital, le mental, le psychique et le spirituel. Généralement ces phases de l'éducation se succèdent dans un ordre chronologique accompagnant la croissance de l'individu ; mais l'une n'est pas faite pour remplacer l'autre, et toutes doivent continuer, se complétant l'une l'autre, jusqu'à la fin de la vie.

Nous nous proposons d'étudier ces cinq aspects de l'éducation l'un après l'autre et aussi dans leurs relations réciproques. Mais avant d'entrer dans les détails du sujet, je veux faire une recommandation aux parents. La plupart

d'entre eux se soucient fort peu, pour des raisons diverses, de l'éducation véritable à donner aux enfants. Quand ils ont mis un enfant au monde et qu'ils lui donnent la nourriture et satisfont à ses divers besoins matériels, en veillant plus ou moins bien au maintien de sa bonne santé, ils pensent avoir fait tout leur devoir. Plus tard, ils le mettront à l'école et se déchargeront sur les maîtres du souci de son instruction.

D'autres parents savent que leur enfant doit recevoir une éducation et s'essayent à la faire. Mais fort peu d'entre eux, même parmi les plus sérieux et les plus sincères, savent que la première chose à faire pour être capable d'éduquer un enfant, est de s'éduquer soi-même, de devenir conscient et maître de soi, afin de ne jamais donner un mauvais exemple à leur enfant. Car c'est surtout par l'exemple que l'éducation est efficace. Dire de bonnes paroles et donner de sages conseils à un enfant, a fort peu d'effet, si soi-même on ne lui donne pas l'exemple de ce qu'on lui enseigne. La sincérité, l'honnêteté, la droiture, le courage, le désintéressement et l'oubli de soi, la patience, l'endurance et la persévérance, la paix, le calme et la maîtrise de soi, sont toutes choses qui s'enseignent par l'exemple infiniment mieux que par les beaux discours. Parents, ayez un idéal élevé et agissez toujours en accord avec cet idéal, vous verrez peu à peu votre enfant refléter cet idéal en lui et manifester spontanément les qualités que vous désirez voir exprimées dans sa nature. Tout à fait naturellement un enfant a respect et admiration pour ses parents ; à moins qu'ils ne soient des êtres tout à fait indignes, ils apparaîtront toujours à leur enfant comme des demi-dieux qu'il s'efforcera d'imiter de son mieux.

À fort peu d'exceptions près, les parents ne se rendent pas compte de l'influence désastreuse que leurs défauts,

leurs impulsions, leurs faiblesses et leur manque de contrôle sur eux-mêmes exercent sur leurs enfants. Si vous voulez être respectés par un enfant, respectez-vous vous-mêmes et soyez à tout moment dignes de respect ; ne soyez jamais ni autoritaires, ni despotiques, ni impatientes, ni emportés ; quand votre enfant vous pose une question, ne lui répondez pas par une ânerie ou une sottise, sous prétexte qu'il ne peut pas vous comprendre : il y a toujours moyen de se faire comprendre si l'on en prend la peine, et en dépit du dicton populaire que la vérité n'est pas toujours bonne à dire, j'affirme que la vérité est toujours bonne à dire, mais l'art consiste à savoir la dire de façon accessible au cerveau qui vous écoute. Au début de sa vie, jusqu'à douze ou quatorze ans, la mentalité de l'enfant n'est guère accessible aux notions abstraites et aux idées générales ; pourtant on peut l'habituer à les comprendre en se servant d'images concrètes, de symboles et de paraboles. Jusqu'à un âge assez avancé, et pour certains qui mentalement restent toujours des enfants, un récit, un conte, une histoire, bien racontés, enseignent beaucoup plus qu'une quantité d'explications théoriques.

Encore un écueil à éviter : ne grondez votre enfant qu'à bon escient et lorsque c'est tout à fait indispensable. Un enfant trop souvent grondé, s'endurcit contre les reproches et n'attache plus beaucoup d'importance aux mots et au ton sévère. Et surtout prenez bien garde de ne jamais le gronder pour une faute que vous commettez vous-mêmes ; les enfants sont des observateurs attentifs et perspicaces ; ils ont vite fait de découvrir vos faiblesses et les noteront impitoyablement.

Si un enfant a commis une faute, faites en sorte qu'il vous la confesse spontanément et franchement, et lorsqu'il a confessé, faites-lui gentiment et affectueusement

comprendre ce qu'il y avait de faux dans son mouvement afin qu'il ne le répète pas ; mais ne le grondez jamais : une faute confessée doit toujours être pardonnée. Il ne faut permettre à aucune peur de se glisser entre vous et votre enfant ; la peur est un moyen d'éducation néfaste : elle donne invariablement naissance à la dissimulation et au mensonge. Seule une tendresse perspicace, ferme mais douce, et une connaissance pratique suffisante, créeront les liens de confiance indispensables pour que vous puissiez efficacement éduquer votre enfant. Et n'oubliez pas qu'il faut constamment vous surmonter vous-mêmes pour être à la hauteur de la tâche et remplir vraiment le devoir que vous avez encouru vis-à-vis d'un enfant par le seul fait que vous l'avez mis au monde.

L'INUTILE GUERRE DES SEXES

Sri Aurobindo :

Habituellement une âme renaît toujours dans le même sexe. S'il y a passage d'un sexe à l'autre, il s'agit, en règle générale, des parties de la personnalité qui ne sont pas centrales.

Pas exactement le sexe, mais ce qu'on pourrait appeler le principe masculin ou féminin [est présent dans l'être psychique]. La question est difficile [de savoir si l'individu change de sexe quand il renaît]. La réincarnation suit certaines lignes et selon mon expérience – et l'expérience générale – on suit habituellement une seule ligne. Mais on ne peut pas affirmer que l'alternance des sexes est impossible. Peut-être que pour certains êtres il y a une alternance. La présence de traits de caractère féminins chez un homme n'indique pas nécessairement une vie féminine antérieure ; cela peut provenir du jeu général des forces et de leurs formations. Par ailleurs, certaines qualités sont communes aux deux sexes. Un fragment de la personnalité psychologique peut aussi avoir été associé à une vie autre que celle de l'individu en question. On peut dire d'un certain personnage du passé : "ce n'était pas moi, mais un fragment de ma personnalité psychologique était présent en lui." La question des renaissances est complexe, et son mécanisme n'est pas aussi simple qu'il apparaît dans la conception populaire.

La Mère :

Vous m'avez demandé ce que je pense de la cause féministe et des conséquences qu'aura pour elle la guerre actuelle [1914-18].

Un des premiers effets de la guerre a été certainement de donner un nouvel aspect à la question. Tout d'abord la futilité de ces perpétuelles oppositions entre hommes et femmes est apparue clairement ; et derrière le conflit des sexes, ne portant que sur des faits extérieurs, la gravité des circonstances a permis de découvrir le fait intérieur, toujours existant sinon toujours manifeste, de la collaboration réelle, de l'union véritable de ces deux moitiés complémentaires de l'humanité.

Beaucoup d'hommes ont été surpris de constater combien facilement les femmes pouvaient les remplacer dans la plupart des postes qu'ils occupaient avant la guerre ; et à leur surprise s'est ajouté comme un regret de ne pas avoir su trouver plus tôt un réel associé de leurs travaux et de leurs luttres chez celles que le plus souvent ils ne considéraient que comme des objets de plaisir et de distraction, au mieux comme les gardiennes de leurs foyers et les mères de leurs enfants.

Les femmes, certes, sont cela ; et pour le bien être il faut des qualités exceptionnelles. Mais elles ne sont pas que cela. Les circonstances actuelles l'ont abondamment prouvé.

En allant soigner les blessés de guerre, dans les conditions matérielles les plus difficiles, sous le feu même de l'ennemi, le prétendu sexe faible a prouvé que son énergie physique et son endurance étaient à la hauteur de celles des hommes. Mais là surtout où les femmes ont fait preuve de dons remarquables, c'est dans les facultés organisatrices.

Ces facultés d'administration leur étaient depuis long-

temps reconnues dans l'Inde brâhmanique, l'Inde d'avant la conquête musulmane, où un adage populaire disait : propriété gouvernée par une femme signifie propriété prospère.

Mais en Occident, la pensée sémitique unie à la législation romaine avaient trop profondément influencé les mœurs pour que les femmes aient souvent l'occasion de faire montre de leurs capacités d'organisation.

En France, il est vrai, il est assez fréquent de voir la femme maîtresse absolue de l'administration de son "home". Même au point de vue pécuniaire ; et la richesse proverbiale de la petite bourgeoisie française prouve que le système a du bon.

Mais il était rare de voir utiliser les facultés féminines pour diriger des entreprises de quelque importance ; et jusqu'à présent, les postes de confiance de l'administration publique leur ont toujours été fermés.

La présente guerre a permis de constater qu'en refusant le concours des femmes, les gouvernements se privaient d'une aide précieuse.

Je vous citerai un fait à titre d'exemple.

Aux premiers mois de la guerre, lorsque les Allemands eurent presque entièrement occupé le territoire belge, les habitants des pays envahis se trouvaient dans une misère indescriptible. Heureusement, grâce à l'initiative de quelques riches Américains et Américaines, une société fut fondée pour pourvoir aux besoins les plus urgents des populations éprouvées. Par suite de certaines opérations militaires, un groupe assez considérable de petits villages se trouva subitement privé de toute nourriture. C'était la famine imminente. La société américaine fit parvenir un message à des sociétés anglaises similaires, réclamant l'envoi immédiat d'un certain nombre de fourgons chargés des provisions les plus indispensables. Ces fourgons de-

vaient être rendus à destination en trois jours. Les hommes à qui cette demande avait été transmise, répondirent qu'il était absolument impossible d'y satisfaire.

Par bonheur, une femme eut connaissance de la chose. Il lui parut affreux que dans des circonstances aussi tragiques on puisse se servir du mot : "impossible".

Elle faisait partie d'un groupe féminin de secours aux blessés et éprouvés de la guerre. Immédiatement ces femmes promirent à la société américaine de lui donner satisfaction. Et en trois jours tous les innombrables obstacles furent surmontés, — pourtant certains de ces obstacles, spécialement ceux concernant le transport, paraissaient vraiment insurmontables. Un esprit puissamment organisateur, une volonté ardente avaient fait ce miracle ; les provisions arrivèrent en temps voulu et l'affreuse misère, la cruelle famine put être évitée.

Ceci n'est pas pour dire que seules les belles qualités de la femme ont été révélées par la présente guerre. Ses faiblesses, ses travers, ses petitesse ont eu aussi l'occasion de s'étaler largement. Certes, si les femmes veulent prendre dans le gouvernement des nations la place qu'elles y réclament, elles doivent encore faire bien des progrès vers la maîtrise de soi, l'élargissement des idées et des points de vue, l'assouplissement intellectuel, l'oubli de leurs préférences sentimentales, afin de devenir dignes de diriger les affaires publiques.

Il est certain que la politique uniquement masculine a fait ses preuves d'incapacité : elle a sombré trop souvent dans la recherche de l'intérêt étroitement personnel et dans l'action arbitraire et violente. La politique des femmes amènerait, sans doute, une tendance au désintéressement et aux solutions plus humanitaires. Mais malheureusement, telles qu'elles sont encore, les femmes sont en général des êtres de passion et de partis pris enthousiastes ; elles manquent du calme raisonnable que donne l'activité purement intellectuelle ; celle-ci est dangereuse certes par sa froideur sans pitié, mais incontestablement utile par sa maîtrise sur les débordements d'un sentiment qui ne peut tenir la place prépondérante dans le règlement des intérêts collectifs.

Ces défauts qui seraient graves si l'activité des femmes devait être substituée à celle des hommes, pourraient, au contraire, par une collaboration des deux sexes, former comme un élément de compensation aux défauts opposés des hommes. Ce serait là le meilleur moyen de les amener peu à peu à se corriger mutuellement.

Réduire le rôle de la femme aux occupations uniquement intérieures et familiales, et le rôle de l'homme aux occupations exclusivement extérieures et sociales, en séparant ainsi ce qui doit être uni, serait donc perpétuer le triste état de choses actuel dont l'un comme l'autre souffre également. C'est devant les plus grands devoirs et les plus lourdes responsabilités que leurs qualités respectives doivent s'unir dans une étroite et confiante solidarité.

N'est-il point temps que cesse cette attitude d'hostilité, dressant les deux sexes l'un en face de l'autre comme d'irréconciliables adversaires ? L'heure actuelle est sérieuse. Une sévère, une douloureuse leçon est donnée aux nations. Sur les ruines qui s'amoncellent de nouvelles constructions plus belles et harmonieuses peuvent être érigées.

Ce n'est plus le moment des mesquines compétitions, des revendications intéressées ; il faut que tous les êtres humains s'associent dans un commun effort pour prendre conscience du plus haut idéal qui demande à être réalisé, et pour travailler ardemment à sa réalisation. La question qui se pose, la vraie question, n'est donc pas seulement celle d'une meilleure utilisation des activités masculines et féminines au-dehors, mais c'est, avant tout, celle d'un

progrès spirituel au-dedans. Sans un progrès intérieur il n'est pas de progrès possible pour les choses extérieures.

Le problème du féminisme se ramène donc, comme tous les problèmes du monde, à un problème spirituel. Car la réalité spirituelle est à la base de toutes les autres ; le monde divin – le Dhammata du bouddhisme – est le fondement éternel sur lequel s'édifient tous les autres mondes. Devant cette Suprême Réalité tous sont égaux, hommes et femmes, en droits et en devoirs ; les seules distinctions qui puissent être dans ce domaine étant basées sur la sincérité et l'ardeur de l'aspiration, sur la constance de la volonté. Et c'est par la reconnaissance de cette égalité spirituelle fondamentale que peut être trouvée la seule solution sérieuse et durable au problème du rapport des sexes. C'est dans cette lumière qu'il faut le placer. C'est à cette hauteur aussi qu'il faut chercher le foyer d'action et de vie nouvelle autour duquel se construira le temple futur de l'Humanité.

Mais les femmes, les femmes, elles sont en principe le pouvoir exécutif. Il ne faut jamais l'oublier. Et pour recevoir l'inspiration, vous pouvez vous appuyer sur une conscience masculine si vous en sentez le besoin. Il y a la Conscience suprême qui est plus sûre, mais enfin, si vous avez besoin d'un intermédiaire... Mais pour exécuter, c'est vous qui avez le pouvoir de le faire dans tous les détails, avec toute la puissance d'organisation. Je suis en train d'inculquer cela à nos députés-femmes – tu sais, il y a des femmes dans le Parlement, et je leur enseigne ça : ne soyez pas soumises aux hommes. C'est vous qui avez le pouvoir d'exécution. Ça fera son effet.

Les femmes ne sont pas liées à la conscience vitale et matérielle plus que ne le sont les hommes. Au contraire, comme elles n'ont pas, en général, les arrogantes prétentions mentales des hommes, il leur est plus facile de découvrir leur être psychique et de se laisser guider par lui.

Généralement, elles ne sont pas conscientes d'une façon mentale qui puisse s'exprimer avec des mots, mais elles sont conscientes dans leurs sentiments, et les meilleures d'entre elles le sont même dans leurs actes.

Ce à quoi j'objecte, c'est l'élément mâle et l'élément femelle. Eh bien, je trouve que ce n'est pas vrai, et je dirai toujours : CE N'EST PAS VRAI. Il y a un élément qui est comme cela, et il y a un élément qui est comme ceci (*Mère tourne sa main d'un côté et de l'autre*). Il y a une activité qui est comme cela, et il y a une activité qui est comme ceci. Mais pourquoi diable voulez-vous que l'un soit masculin et l'autre féminin? Ce n'est pas comme ça! Ça, ce masculin... féminin... c'est un truc de la Nature, elle a arrangé ça ici, comme ça. Alors, n'est-ce pas, quand on descend de haut en bas, eh bien, tout là-haut on n'a aucune notion de "masculin et féminin" et toute cette histoire ; à mesure que vous descendez et que vous arrivez ici, ça commence à devenir quelque chose de réel. Alors vous vous dites : "Tiens, tiens! c'est comme ça que la Nature a arrangé les choses." Bon! Mais ce que je dis, c'est que ces conceptions-là (ces conceptions justement qui font de l'un un élément masculin, de l'autre un élément féminin), c'est une conception qui est venue d'en bas, c'est-à-dire qui est sortie du cerveau de l'homme qui, pour lui, ne peut pas penser autrement que "homme" et "femme" – parce qu'il est encore un animal. Voilà! Et

c'est comme cela que je sens – je l'ai toujours senti, je l'ai dit depuis le commencement et je le répéterai jusqu'au bout, et si vous ne voulez pas me l'entendre dire, ne m'en parlez pas !

Mère, pourquoi, depuis le commencement de la création, existe-t-il cette différence entre le mâle et la femelle ?

Depuis le commencement de quelle création ? De quelle création parles-tu ?... De la Terre ?

Oui.

D'abord, ce n'est pas exact. Il y a des espèces où il n'y a pas de différence ; et au commencement il n'y en avait pas, primo. Secundo, la création terrestre est une création purement matérielle et c'est une sorte d'aboutissement et de condensation de la création universelle, mais dans la création universelle, cette différence n'existe pas forcément. Il y a toutes les possibilités, et toutes les choses possibles ont existé et existent encore, et cette différenciation n'est pas du tout à la base de la création.

Alors ta question ne tient pas, parce qu'elle est incorrecte.

Mais pourquoi dans la création matérielle ?

Je te dis, ce n'est pas comme cela depuis le début. Un zoologiste pourrait te dire qu'il y a des espèces qui ne sont pas comme cela du tout. C'est la Nature qui a essayé ce moyen-là – elle essaye beaucoup de choses, elle a fait

toutes les espèces possibles, elle a fait les deux-en-un, elle a fait toutes les choses possibles... Elle essaye comme cela parce que probablement cela lui a paru plus pratique ! Je ne sais pas. C'est tout.

Mais dans les autres plans, même dans le monde terrestre, les plans plus subtils du monde terrestre, même dans le physique subtil et dans le vital et dans le mental, il y a des êtres qui sont divisés comme cela en deux, mais il y a aussi des êtres qui ne sont ni mâles ni femelles. Cela existe. Par exemple, dans le monde vital, il est extrêmement rare de rencontrer des différenciations de sexe, ce sont généralement des êtres insexués. Et je soupçonne beaucoup que le monde des dieux tel qu'il nous est décrit par les hommes a été largement influencé par la pensée humaine. En tout cas, il y a beaucoup de divinités qui sont insexuées. Dans toutes les histoires que l'on nous raconte dans les panthéons de tous les pays, il y a une bonne part qui a été très influencée par la pensée humaine. Par conséquent, cette différence est tout simplement un moyen de la Nature pour arriver à son but, c'est tout, pas autre chose que cela. Il faut le prendre comme cela. Ce n'est pas un symbole éternel – du tout.

Maintenant, il y a beaucoup de gens qui tiennent énormément à cette différenciation – qu'ils la gardent si cela leur fait plaisir (!), mais ce n'est pas du tout une chose ni finale, ni éternelle... ni parfaite en soi. C'était peut-être l'idéal de la création du Surmental, c'est possible... et encore, même pas totalement, seulement partiellement. Mais enfin, ceux qui sont très amoureux de cette différenciation, qu'ils la gardent si cela leur fait plaisir ! Si ça les amuse... Cela a ses avantages, cela a ses inconvénients, beaucoup d'inconvénients.

Du point de vue de l'idée de sexe, qu'il y a deux sexes différents... cela existe encore.

L'idée! Mais c'est la faute de celui qui pense! On peut très bien se passer de penser. Cela, n'est-ce pas, ces toutes petites limites de pensée, ce sont des choses qui doivent disparaître avant que vous puissiez même essayer de transformer votre corps. Si vous êtes encore dans ces toutes petites idées qui sont purement animales, il n'y a pas beaucoup d'espoir que vous puissiez commencer le moindre procédé de transformation de votre corps. Il faut d'abord que vous transformiez votre pensée... Ça, c'est quelque chose qui grouille encore tout en bas. Si vous n'êtes pas capable de sentir qu'un être conscient et vivant peut être tout à fait libre, même dans une forme donnée, de tout sentiment de sexe, c'est... cela veut dire que vous êtes encore jusqu'au cou dans l'animalité d'origine.

Dans la pensée intérieure, on sent, mais dans l'actualité de la vie matérielle...

Quoi, l'actualité?

Dans la vie extérieure, je n'ai pas encore réalisé cela. Dans l'intérieur...

Vous passez votre temps à y penser? Mais on peut vivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans avoir une pensée pour cette différence-là! Il faut vraiment être hypnotisé par cette affaire. Vous croyez que, quand je vous parle, je pense que vous êtes un homme, et quand je parle à Tara, je pense qu'elle est une femme?

Pourtant il y a une différence!

Ah! ce n'est pas du tout nécessaire!

En principe, je comprends.

En principe! Quel principe?

Qu'il n'y a pas de différence. Mais quand je suis en contact avec quelqu'un, c'est à l'homme que je parle, ou à la femme.

Eh bien, c'est très dommage pour vous et pour cette personne.

Non, c'est justement tout le contraire de ce qui doit se passer! Quand vous êtes en contact avec quelqu'un et que vous lui parlez, c'est justement à ce qui dépasse toute animalité que vous devez parler; c'est à l'âme qu'il faut vous adresser, jamais au corps. On vous demande même bien davantage, puisqu'on vous demande de vous adresser au Divin – même pas à l'âme – au Divin unique en tout être, et d'avoir conscience de cela.

Quel doit être l'idéal de la femme moderne dans la vie ordinaire?

Dans la vie ordinaire, les femmes peuvent avoir toutes les idées qu'elles veulent, cela n'a pas beaucoup d'importance.¹

Au point de vue spirituel, hommes et femmes sont égaux dans leur possibilité de réaliser le Divin. C'est à chacun de le faire à sa manière et selon ses possibilités.

1. Plus tard, Mère a ajouté: "Pour les femmes, dans la vie ordinaire, l'idéal est la bonne santé et l'harmonie."

AUX FEMMES À PROPOS DE LEUR CORPS

La Mère :

1. Pour l'amour de Dieu, ne pouvez-vous pas oublier que vous êtes une fille ou un garçon et essayer de devenir un être humain ?

2. Chaque idée (ou système d'idées) est vraie en son temps et son lieu. Mais si elle essaye d'être exclusive ou de persister après que son temps est passé, alors elle cesse d'être vraie.

Avant de répondre à vos questions, je veux vous dire quelque chose que vous savez sans doute, mais qui ne doit pas être oublié si l'on veut apprendre à se conduire sagement dans la vie.

S'il est vrai que dans notre être intérieur nous sommes un esprit, une âme vivante qui renferme le Divin et aspire à Le devenir et à Le manifester parfaitement, il est également vrai que, pour le moment tout au moins, dans notre être extérieur le plus matériel, dans notre corps, nous sommes encore un animal, un mammifère, supérieur certes, mais construit comme les animaux et soumis aux lois de la Nature animale.

On vous a sans doute enseigné qu'une des particularités des mammifères est que la femelle conçoit l'enfant, le porte et le construit au-dedans d'elle-même, jusqu'au moment où, pleinement formé, le petit sort du corps de sa mère pour vivre indépendamment.

En vue de cette fonction, la nature a pourvu la femme d'une quantité supplémentaire de sang qui doit être utili-

sée pour l'enfant en formation. Mais comme l'utilisation de ce sang supplémentaire n'est pas constante, quand il n'y a pas d'enfant en formation, le trop plein du sang doit être évacué pour éviter l'excès et la congestion. Telle est la cause des règles mensuelles. C'est un simple phénomène naturel, résultant de la façon dont la femme est bâtie, et auquel il ne faudrait pas attacher plus d'importance qu'aux autres fonctions du corps. Ce n'est pas une maladie et ne peut être cause d'aucune faiblesse ni d'aucun malaise véritable. Ainsi une femme normale et pas ridiculement douillette, après avoir pris les précautions de propreté indispensables, ne devra plus y penser et mènera sa vie quotidienne comme à l'ordinaire, sans rien changer à son programme. C'est la meilleure façon de se bien porter.

D'ailleurs, tout en reconnaissant que dans notre corps nous appartenons encore terriblement à l'animalité, il ne faudrait pas en conclure que cette partie animale étant la plus concrète et celle qui est pour nous la plus réelle, nous sommes obligés de lui être soumis et que nous devons la laisser nous gouverner. C'est malheureusement ce qui arrive le plus souvent dans la vie et les hommes sont certainement beaucoup plus les esclaves de leur être physique que ses maîtres. Pourtant, c'est le contraire qui devrait être, car la vérité de la vie individuelle est tout autre.

Nous avons en nous une volonté intelligente qui est le premier instrument, plus ou moins éclairé, de notre être psychique. C'est de cette volonté intelligente que nous devons nous servir pour apprendre à vivre non comme un homme animal, mais comme un être humain candidat à la Divinité.

Et le premier pas vers cette réalisation est de devenir les maîtres de notre corps au lieu de rester ses esclaves impuissants.

Une des aides les plus efficaces vers ce but est la culture physique.

Depuis un siècle environ s'est produit le renouveau d'une connaissance très en faveur dans les temps anciens, puis partiellement oubliée. Maintenant elle se réveille, et avec les progrès de la science moderne, elle prend une ampleur et une importance toutes nouvelles. Cette connaissance traite du corps physique et de l'extraordinaire maîtrise que l'on peut obtenir sur lui à l'aide d'une éducation physique éclairée et systématisée.

Ce renouveau a été le résultat de l'action d'une puissance et d'une lumière nouvelles qui se sont répandues sur la terre pour la préparer aux grandes transformations qui doivent avoir lieu dans un avenir assez proche.

Nous ne devons donc pas hésiter à donner une importance de premier plan à cette éducation physique qui a pour but de rendre nos corps capables de recevoir et d'exprimer la force nouvelle qui veut se manifester sur la terre.

Ceci dit je vais répondre aux questions que vous me posez.

1. Quelle doit être l'attitude d'une fille envers ses règles ?

L'attitude que vous prenez envers une chose tout à fait naturelle et inévitable. Donnez-lui aussi peu d'importance que possible et continuez à mener votre vie habituelle, sans changer quoi que ce soit à cause de cela.

2. Une fille doit-elle participer au programme normal d'éducation physique durant ses règles ?

Si elle est habituée à l'exercice physique elle ne doit

certainement pas s'arrêter à cause de cela. Si l'on prend l'habitude de toujours mener sa vie coutumière, très vite on ne remarque même pas la présence des règles.

Pourquoi certaines filles sont-elles en mauvaise condition physique pendant leurs règles et souffrent-elles de douleurs lombaires et abdominales alors que d'autres n'éprouvent que peu ou pas de désagréments ?

C'est une question de tempérament et surtout d'éducation. Si depuis son enfance une fille a été habituée à accorder beaucoup d'attention au plus léger malaise et à faire beaucoup d'embarras pour le plus petit désagrément, alors elle perd toute capacité d'endurance et n'importe quoi devient une occasion d'être abattue. Spécialement si les parents eux-mêmes s'inquiètent trop facilement des réactions de leurs enfants. Il est plus sage d'apprendre à un enfant à être un peu vigoureux, endurant que de prêter trop d'attention à ces petits désagréments et accidents qui ne peuvent pas toujours être évités dans la vie. Une attitude de patience tranquille est la meilleure qu'on puisse adopter pour soi-même et qu'on puisse enseigner aux enfants.

C'est un fait bien connu que si vous vous attendez à une douleur vous l'aurez vraisemblablement, et, une fois qu'elle est là, si vous vous concentrez dessus, alors elle augmente de plus en plus jusqu'à ce qu'elle soit ce qu'on appelle couramment "insupportable", quoique avec un peu de volonté et de courage il n'y ait presque aucune douleur qu'on ne puisse supporter.

4. Comment une fille peut-elle surmonter sa souffrance ou ses douleurs pendant les règles ?

Il y a quelques exercices qui rendent l'abdomen fort et

améliorent la circulation. Ces exercices doivent être faits régulièrement et continués même après que les douleurs ont disparu. Pour les filles d'âge adulte, cette sorte de douleur vient presque entièrement des désirs sexuels. Si nous nous débarrassons des désirs, nous nous débarrassons des douleurs. Il y a deux manières de se débarrasser des désirs ; la première, celle qui est habituelle, est de leur donner satisfaction (ou plutôt ce qui est appelé ainsi, parce que la satisfaction n'existe pas dans le domaine du désir). Cela signifie mener la vie ordinaire humaine-animale, le mariage, les enfants et tout le reste.

Il y a, évidemment, une autre façon, une meilleure façon – le contrôle, la maîtrise, la transformation ; c'est plus digne et aussi plus efficace.

5. Penses-Tu qu'il doit y avoir des types différents d'exercices pour les filles et pour les garçons ? Une fille abîmera-t-elle ses organes génitaux en pratiquant les sports prétendus virils ?

Dans tous les cas, aussi bien pour les garçons que pour les filles, les exercices doivent être gradués en fonction de la force et des capacités de chacun. Si un élève faible essaye tout à coup de faire des exercices difficiles et pénibles, il risque de payer son imprudence. Mais avec un entraînement sage et progressif, les filles aussi bien que les garçons peuvent participer à toutes sortes de sports et accroître ainsi leur force et leur santé. Devenir fort et être en bonne santé ne peut jamais faire de mal à un corps, même à un corps de femme !

6. L'apparence d'une fille changera-t-elle, deviendra-t-elle musclée comme un homme et sera-t-elle enlaidie par la pratique d'exercices de force ?

La faiblesse et la fragilité peuvent paraître attirantes vues sous l'angle d'un mental pervers, mais non dans la vérité de la Nature ni dans la vérité de l'Esprit.

Si vous avez jamais regardé des photos de femmes gymnastes vous saurez quels corps parfaitement beaux elles ont ; et personne ne peut nier qu'elles sont musclées !

7. Est-ce que la pratique d'exercices de force entraînera des difficultés dans l'enfantement si les filles désirent se marier et avoir des enfants plus tard ?

Je n'ai jamais rencontré un tel cas. Au contraire, les femmes entraînées à des exercices ardues et qui ont un corps musclé traversent l'épreuve de la formation de l'enfant et de l'enfantement beaucoup plus facilement et avec moins de douleurs. J'ai entendu l'histoire authentique d'une de ces femmes africaines qui sont habituées à marcher pendant des kilomètres en portant de lourdes charges. Elle était enceinte et le moment de son accouchement vint pendant l'une des marches quotidiennes. Elle s'assit au bord de la piste, sous un arbre, donna naissance à l'enfant, attendit une demi-heure, puis elle se leva et, ajoutant le nouveau-né à sa charge, elle continua son chemin tranquillement, comme si rien n'était arrivé. Voilà un magnifique exemple de ce qu'une femme peut faire si elle est en pleine possession de sa force et de sa santé.

Les docteurs diront qu'une telle chose ne peut pas se produire dans un monde civilisé avec tout le prétendu progrès que l'humanité a accompli ; mais nous ne pouvons nier que, du point de vue physique, c'est une plus heureuse condition que toute la sensiblerie, les souffrances et les complications créées par les civilisations modernes.

De plus, les médecins s'intéressent d'habitude plus aux cas anormaux et ils jugent principalement de ce point de

vue. Mais pour nous, c'est différent; c'est à partir du normal que nous pouvons nous élever au supra-normal, pas à partir de l'anormal qui est toujours un signe de perversion et d'infériorité.

8. Quel serait l'idéal, en éducation physique; pour une fille étant donné son sexe ?

Je ne vois pas pourquoi il y aurait un idéal spécial d'éducation physique pour les filles différent de celui des garçons. L'éducation physique a pour but de développer toutes les possibilités du corps humain, possibilités d'harmonie, de force, de souplesse, d'habileté, d'agilité, d'endurance, et d'augmenter le contrôle sur le fonctionnement des membres et des organes, de faire du corps un instrument parfait à la disposition d'une volonté consciente. Ce programme est excellent pour tous les êtres humains également, et il n'y a pas lieu de vouloir en adopter un autre pour les filles.

9. Quel rôle l'homme et la femme doivent-ils jouer dans notre nouvelle manière de vivre? Quelles doivent être leurs relations ?

Mais pourquoi faire une distinction entre eux ? Ce sont tous également des êtres humains, essayant de devenir des instruments convenables pour le Travail divin, au-dessus du sexe, de la caste, des croyances et de la nationalité, tous enfants de la même Mère Infinie et aspirants à la Divinité éternelle unique.

10. Quel devrait être l'idéal de la beauté physique féminine ?

Une harmonie parfaite dans les proportions, dans la souplesse et la puissance, la grâce et la force, la plasticité et l'endurance, et par-dessus tout une santé excellente, invariable et inaltérable qui est le résultat d'une âme pure, d'une confiance joyeuse en la vie et d'une foi inébranlable en la Grâce Divine.

Un mot pour finir :

Je vous ai dit ces choses parce que vous avez besoin de les entendre. Mais n'en faites pas des dogmes absolus parce que cela leur enlèverait leur vérité.

L'INSTINCT SEXUEL DANS LA NATURE

Sri Aurobindo :

Tous les mouvements sont, dans leur ensemble, des mouvements des forces cosmiques de la Nature, ce sont des mouvements de la Nature universelle. L'individu en reçoit quelque chose, une vague ou une pression de quelque force cosmique qui le pousse ; il croit qu'elle vient de lui, qu'elle est engendrée en lui séparément, mais ce n'est pas le cas ; cela fait partie d'un mouvement général qui agit exactement de la même façon chez les autres. Le sexe, par exemple, est un mouvement de la Nature générale qui cherche à se satisfaire et utilise indifféremment un individu ou un autre ; un homme vitalement ou physiquement "amoureux" d'une femme, comme on dit, ne fait que répéter le mouvement universel du sexe et le satisfaire ; si ce n'avait pas été cette femme-ci, ç'aurait été une autre ; il n'est qu'un instrument dans le mécanisme de la Nature, son mouvement n'est pas indépendant. Il en est de même de la colère et d'autres impulsions de la Nature.

Même dans le monde, il a existé des relations entre un homme et une femme où le sexe n'aurait pas pu intervenir, des relations purement psychiques. La conscience de la différence de sexe serait là, sans aucun doute, sans pour autant constituer une source de désir ou de perturbations. Mais naturellement, un certain développement psychique est nécessaire avant que cela ne soit possible.

N'est-il pas possible d'admirer la beauté féminine sans ressentir une attirance sexuelle particulière ?

Si l'on admirait tout ce qui est beau – et pas seulement les femmes – sans aucun désir, ce serait sans inconvénient. Mais si l'admiration s'adresse aux femmes en particulier, elle dénote un reste d'attirance sexuelle.

C'est évidemment la force sexuelle universelle qui agit, mais certains en ont plus que d'autres, ont du "sex-appeal", comme on dit maintenant en Europe. Ce sont surtout les femmes qui ont du "sex-appeal", même sans aucune intention consciente de l'exercer sur quelqu'un en particulier. Elles peuvent l'orienter consciemment vers une personne en particulier, mais il peut s'exercer aussi sur beaucoup d'autres qu'elles ne tiennent pas particulièrement à séduire. Toutes les femmes ne l'ont pas, mais une certaine force d'attirance sexuelle est présente chez la plupart d'entre elles. Les hommes exercent évidemment une attirance similaire sur les femmes.

Un sourire ou un mouvement, un air ou un geste de la femme peut être le point de départ de ces vibrations. Je ne pense pas que cela tienne au sourire lui-même, mais tous ces moyens ont toujours servi à stimuler le sexe chez l'homme (*hāvabhāva*) et la femme en use, souvent inconsciemment et par simple habitude, lorsqu'elle aborde un homme ; qu'elle ait ou non l'intention de lui plaire ou de l'émouvoir, le mouvement vient instinctivement... Mais

même lorsque la femme sourit sans y penser, sans même le mouvement instinctif habituel, la vibration peut pourtant se produire chez l'homme, en raison de son habitude de réagir à l'attirance féminine. Ces mouvements commencent d'une manière presque automatique. Comme je vous l'ai déjà écrit, c'est la réponse automatique du mental physique ou vital (imagination, etc.) qui les prolonge et les rend efficaces. Sinon les vibrations se dissiperaient au bout de quelque temps.

La parure a toujours été utilisée par la femme pour relever son "sex-appeal", comme on dit maintenant, et l'homme y a toujours été sensible; les femmes aussi trouvent dans le vêtement masculin un élément de séduction (par exemple, le prestige de l'uniforme). Il y a aussi une question de goût particulier en matière de costumes: il est tout à fait normal qu'un sari d'une certaine couleur soit séduisant. La séduction agit sur les sens et le vital, alors que c'est le mental qui a une aversion pour les défauts psychologiques et qui est refroidi lorsqu'ils sont mis au jour; mais cette répugnance du mental ne peut durer face à la séduction vitale qui est plus forte.

Il semble que les femmes aient un avantage dans le yoga: leur instinct sexuel n'est pas aussi fort que celui des hommes.

Il n'y a pas de règle universelle. Les femmes peuvent être aussi sexuelles que les hommes, ou plus. Mais bon nombre de femmes n'aiment pas la sexualité, tandis que très peu

d'hommes ne l'aiment pas. Un Soukhdev¹ sur un million, mais quantité de Diane et de Pallas Athéna. En fait, la vierge est une conception féminine; les hommes répugnent à l'idée d'une éternelle virginité. Bien des femmes ne se seraient jamais éveillées à l'instinct sexuel si les hommes n'avaient jeté sur elles leur instinct, et il n'y a pas beaucoup d'hommes que l'on puisse excepter, peut-être nul homme. Mais il y a le revers de la médaille. Les femmes sont peut-être moins physiquement sexuelles que les hommes dans l'ensemble – mais que dire de la sexualité vitale, de l'instinct de posséder et d'être possédées, etc... ?

À propos de notre discussion sur les femmes, permettez-moi de vous soumettre l'opinion de Mère sur la question. Elle dit que les femmes ne sont pas davantage liées que les hommes à la conscience vitale et matérielle. Au contraire, comme elles n'ont pas l'arrogante prétention mentale des hommes, il leur est plus facile de découvrir leur être psychique et de se laisser guider par lui.

Sans doute, elles peuvent découvrir plus facilement leur être psychique – mais cela ne suffit pas. C'est le premier pas. Ensuite, il faut vivre dans le psychique. Le troisième pas est de faire gouverner l'être par le psychique. Le quatrième, de s'élever au-delà du mental. Le cinquième, de faire descendre cet au-delà dans la nature inférieure. Je ne dis pas que cela se fasse toujours dans cet ordre, mais il faut que tout cela soit fait.

1. Soukhdev, fils de Vyâsa (l'auteur du Mahâbhârata), célèbre par sa pureté. Même les Apsara (les danseuses célestes) quand elles prenaient leur bain, ne sentaient pas le besoin de se couvrir devant lui, tandis qu'elles se précipitaient sur leurs vêtements quand Vyâsa passait, parce que Vyâsa était conscient de se trouver devant des femmes.

LE YOGA ET LA MAÎTRISE DU SEXE

Sri Aurobindo :

La solitude intérieure ne peut être guérie que par l'expérience intérieure de l'union avec le Divin : aucune relation humaine ne peut remplir ce vide. Dans la vie spirituelle, l'harmonie avec les autres doit de même se fonder non sur des affinités mentales et vitales, mais sur la conscience divine et l'union avec le Divin. Quand on sent le Divin et que l'on sent les autres dans le Divin, alors vient l'harmonie réelle. En attendant, il peut y avoir la bienveillance et l'unité fondées sur la perception d'un but divin commun et sur le sentiment que l'on est, comme tous les autres, un enfant de la Mère... L'harmonie réelle ne peut venir que d'une base psychique ou spirituelle.

Il est facile de répondre à votre question sur l'âme complémentaire et le mariage : la voie de la vie spirituelle va pour vous dans une direction, le mariage dans une autre qui lui est tout à fait opposée. Toute référence à une âme complémentaire est un camouflage sous lequel le mental cherche à dissimuler les besoins sentimentaux, sensuels et physiques de la nature vitale inférieure. C'est cette nature vitale en vous qui pose la question et aimerait recevoir une réponse qui réconcilierait ses désirs et ses exigences avec l'appel de l'âme vraie en vous. Mais elle ne doit pas s'attendre à nous voir approuver la réconciliation d'éléments aussi disparates. La voie du yoga supramental est claire : elle ne passe pas par de telles concessions ; pas, dans votre cas, par la satisfaction, si possible sous couvert

d'apparences spirituelles, de l'appétit de la nature vitale pour les comforts et les agréments d'une vie domestique et conjugale et pour l'assouvissement des désirs émotifs et des passions physiques ordinaires, mais par la purification et la transformation des forces que ces mouvements pervertissent et utilisent à contre-sens. Non pas ces exigences humaines et animales, mais l'Ânanda divin qui est au-dessus et au-delà d'elles et que l'abandon à ces formes dégradées de lui-même empêcherait de descendre : tel est le but grandiose auquel l'être vital du sâdhak doit aspirer.

J'ai énoncé très brièvement dans ma lettre précédente, ma position à l'égard de l'impulsion sexuelle dans le yoga. J'ajouterai ici que mes conclusions ne sont fondées sur aucune opinion mentale, aucune idée morale préconçue, mais sur des faits probants et sur l'observation et l'expérience. Je ne nie pas que tant que l'on admet une sorte de séparation entre l'expérience intérieure et la conscience extérieure, celle-ci étant laissée à elle-même comme une activité inférieure contrôlée mais non transformée, il est tout à fait possible d'avoir des expériences spirituelles et de faire des progrès sans une cessation totale de l'activité sexuelle. Le mental se sépare du vital extérieur (les instruments de la vie) et de la conscience physique et vit sa propre vie intérieure. Mais très peu de gens peuvent vraiment faire cela d'une manière complète ; et dès l'instant où les expériences s'étendent aux plans vital et physique, on ne peut plus traiter le sexe de cette manière. À tout moment, il peut devenir une force qui dérange, bouleverse et déforme. J'ai observé que le sexe, au même degré que l'ego (l'orgueil, la vanité et l'ambition) et les convoitises et désirs râdjasiques, est l'une des causes principales

des accidents spirituels qui arrivent dans la sādhanā. Vouloir le traiter par le détachement, sans l'extirper totalement, échoue tout à fait ; vouloir le "sublimier" comme le préconisent beaucoup de mystiques modernes en Europe, est une expérience tout à fait téméraire et périlleuse. Car c'est le mélange du sexe et de la spiritualité qui cause les plus grands ravages. Même vouloir le "sublimier" en le tournant vers le Divin comme dans le *madhoura bhava* vishnouïte, comporte de sérieux dangers ainsi que le prouvent si souvent les mauvais résultats d'une fausse tournure ou d'un mauvais usage de cette méthode.

En tout cas, dans notre yoga, qui ne recherche pas seulement l'expérience essentielle du Divin mais la transformation de tout l'être et de toute la nature, j'ai trouvé que de viser à une complète maîtrise de la force sexuelle, est une nécessité absolue de la sādhanā. Autrement, la conscience vitale reste un trouble mélange dont la turbidité affecte la pureté du mental spiritualisé et entrave sérieusement la poussée ascensionnelle des forces du corps. Ce yoga exige une ascension complète de toute la conscience inférieure ou ordinaire et sa jonction avec la conscience spirituelle au-dessus, et une descente complète de la conscience spirituelle (finalement, de la conscience supramentale) dans le mental, la vie et le corps afin de les transformer. L'ascension totale est impossible tant que le désir sexuel bloque le chemin ; la descente est dangereuse tant que le désir sexuel a du pouvoir dans le vital. Car à tout moment, un désir sexuel non extirpé ou latent peut être la cause d'un mélange qui repousse la vraie descente et se sert à d'autres fins de l'énergie acquise, ou tourne toutes les actions de la conscience vers de fausses expériences, troubles et trompeuses. Par conséquent, il faut se débarrasser de cet obstacle sur le chemin, sinon il ne peut y avoir ni sécurité ni libre mouvement vers l'aboutis-

sement décisif de la sādhanā.

L'opinion contraire dont vous parlez, vient peut-être de l'idée que le sexe est une partie naturelle de l'ensemble vital-physique humain, une nécessité comme la nourriture et le sommeil, et que sa totale inhibition peut mener à un déséquilibre et à de sérieux désordres. C'est un fait que le sexe, si l'on supprime son activité extérieure tout en s'y livrant d'autres manières, peut produire des désordres dans le système et des troubles cérébraux. Telle est la base de la théorie médicale qui déconseille l'abstinence sexuelle. Mais j'ai remarqué que ces désordres se produisent seulement quand une satisfaction secrète et pervertie remplace l'activité sexuelle normale, ou quand on se laisse aller à cette activité d'une manière vitale subtile, par l'imagination ou par un échange vital invisible de genre occulte. Je ne pense pas qu'aucun mal se produise jamais quand il y a un véritable effort spirituel vers la maîtrise et l'abstinence. En Europe maintenant, bien des autorités médicales soutiennent que l'abstinence sexuelle, *si elle est authentique*, est bienfaisante ; car l'élément du *retas* qui sert à l'acte sexuel, est alors transformé en l'autre élément, *ōjas*, qui nourrit les énergies du système – mentales, vitales et physiques ; et c'est la justification de l'idée indienne du *brahmacharya*¹ : la transformation de *retas* en *ōjas* et l'ascension des énergies pour les changer en force spirituelle.

Quant à la méthode de maîtrise, on ne peut pas y parvenir par une simple abstinence physique ; il faut un procédé combiné de détachement et de rejet. La conscience se détache de l'impulsion sexuelle, sent qu'elle n'est pas à elle, que c'est quelque chose d'étranger qui est jeté sur elle par la force de la Nature, et refuse de consentir ou de

1. Célibat.

s'identifier ; chaque mouvement de refus la rejette de plus en plus au-dehors. Le mental reste impassible ; au bout de quelque temps, l'être vital, principal support de l'impulsion sexuelle, s'en retire de la même manière ; enfin la conscience physique cesse de la soutenir. Ce processus continue jusqu'à ce que le subconscient lui-même ne puisse plus la faire surgir en rêve et qu'aucun autre mouvement ne vienne de la force de la Nature extérieure pour rallumer ce feu inférieur.

Tel est le processus quand les tendances sexuelles persistent avec obstination. Mais certains peuvent s'en débarrasser d'une façon définitive en les laissant tomber de la nature, promptement et radicalement, quoique ce soit plus rare. Il faut dire que l'élimination totale de l'impulsion sexuelle est l'une des choses les plus difficiles de la sādhanā, il faut s'attendre à ce que cela prenne du temps. Mais sa totale disparition est chose faisable et il est assez commun d'en être pratiquement libéré, à part quelques mouvements de rêve de temps à autre venant du subconscient.

On dirait que vous n'avez pas compris le principe de notre yoga. L'ancien yoga exigeait un renoncement total, allant jusqu'à l'abandon de la vie du monde. Notre yoga, au contraire, a pour but une vie nouvelle et transformée. Mais il impose avec la même rigueur inexorable un rejet total du désir et de l'attachement dans le mental, la vie et le corps. Son but est de reconstruire les bases de la vie dans la vérité de l'esprit et, à cette fin, d'extirper du mental, de la vie et du corps les racines de tout ce que nous sommes et de tout ce que nous faisons pour les transférer à une conscience plus grande, au-dessus du

mental. Il s'ensuit que dans la vie nouvelle, toutes les relations devront être fondées sur une intimité spirituelle et sur une vérité toutes différentes de celles qui soutiennent nos relations actuelles. Quand vient l'appel d'en haut, il faut être prêt à renoncer à ces affections que l'on qualifie de naturelles. Les conserver, si peu que ce soit, n'est possible qu'au prix d'une mutation qui les transforme de fond en comble. La décision d'y renoncer ou de les conserver en les transformant doit toutefois être déterminée non par les désirs personnels, mais par la vérité supérieure. Tout doit être abandonné au Maître suprême du Yoga.

Le pouvoir qui est à l'œuvre dans notre yoga est d'un caractère minutieux et ne tolère en fin de compte rien de grand ni de petit qui soit un obstacle à la Vérité et à sa réalisation.

L'idée que tous les sādhak doivent se tenir à distance les uns des autres et être à couteaux tirés est elle-même un préjugé auquel il faut renoncer. La loi de la vie yogique est l'harmonie, non la discorde. Ce préjugé vient peut-être de la conception ancienne où le Nirvāna était le but ; mais ici, le but n'est pas le Nirvāna. Le but, ici, est la réalisation du Divin dans la vie et à cette fin, l'unité et la solidarité sont indispensables.

L'idéal du yoga est de tout centrer sur le Divin et autour de lui et la vie des sādhak doit se fonder solidement sur cette base ; leurs relations personnelles doivent, elles aussi, avoir le Divin pour centre. En outre, la base de toutes les relations doit être transférée du vital au spirituel, le vital n'étant plus qu'une forme et un instrument du spirituel ; quelles que soient, par conséquent, les relations

des sâdhak entre eux, ils devront renoncer à toute jalousie, à tout conflit, à toute haine, aversion, rancœur et autres sentiments pervers du vital, car ces sentiments ne peuvent avoir aucune part dans la vie spirituelle. De même, tout amour égoïste, tout attachement égoïste devra disparaître aussi : cet amour qui n'aime que pour l'ego et qui, dès que l'ego est blessé et insatisfait, cesse d'aimer ou même se complait dans la rancœur et la haine. Il doit y avoir derrière l'amour une unité réelle, vivante et durable. Il va de soi que tout ce qui ressemble à l'impureté sexuelle doit disparaître aussi.

Tel est l'idéal, mais la manière de l'atteindre peut varier selon les individus. L'une des voies consiste à tout quitter pour ne suivre que le Divin. Elle n'entraîne aucune aversion pour quiconque, pas plus qu'une aversion à l'égard du monde et de la vie. Il s'agit seulement de s'absorber dans le but central, l'idée étant qu'une fois celui-ci atteint, il sera facile de fonder toutes les relations sur une vraie base, de s'unir véritablement aux autres dans le cœur, l'esprit et la vie, d'être uni à eux dans la vérité spirituelle et dans le Divin. L'autre voie consiste à partir d'où l'on est et à aller de l'avant, avec pour préoccupation centrale la recherche du Divin et en y subordonnant tout le reste, sans pour autant le laisser de côté, mais en cherchant plutôt à transformer peu à peu, progressivement, tout ce qui est capable d'une telle transformation. Tout ce qui, dans la relation, est indésirable : impureté sexuelle, jalousie, colère, exigence égoïste, s'élimine à mesure que l'être intérieur se fait plus pur, pour être remplacé par l'unité d'âme à âme et par la cohésion de la vie en société dans le cercle du Divin.

Non pas qu'il soit impossible d'avoir des relations personnelles en dehors du cercle des sâdhak, mais là encore, si la vie spirituelle grandit au-dedans, elle aura forcément

une influence sur la relation qu'elle spiritualisera dans le sâdhak. Et aucun attachement ne doit exister qui soit de nature à faire de cette relation un obstacle au Divin ou à rivaliser avec lui. Il en est souvent ainsi de l'attachement à la famille, etc., et si tel est le cas, cet attachement quitte le sâdhak. Je ne crois pas que l'on puisse considérer cette exigence comme excessive. Tout cela peut cependant se faire peu à peu ; couper court aux relations existantes est nécessaire pour certains, il n'en est pas de même pour tous. Une transformation, si graduelle soit-elle, est indispensable, et une rupture là où la rupture s'impose.

P.S. - Je dois aussi répéter que chaque cas est différent : une règle unique pour tous n'est ni pratique, ni praticable. Ce dont chacun a besoin pour son progrès spirituel est le seul impératif à garder présent à l'esprit.

La difficulté est double : psychologique et corporelle. La première tient à l'animalité non régénérée et à l'influence animale sur la vie, surtout par l'insistance des instincts, des impulsions et désirs grossiers du corps ; la deuxième est l'effet de notre structure corporelle et de nos instruments organiques qui imposent leurs restrictions au dynamisme de la nature divine supérieure. La difficulté psychologique est plus facile à traiter et à vaincre, car, ici, la volonté peut intervenir et imposer au corps le pouvoir de la nature supérieure. Certains instincts et impulsions du corps se révèlent particulièrement nocifs pour l'aspirant spirituel et viennent peser considérablement en faveur d'un rejet ascétique du corps. Le sexe et l'impulsion sexuelle, et tout ce qui relève du sexe ou témoigne de son existence, devaient être bannis et rejetés de la vie spirituelle – ce qui n'est pas du tout impossible, bien que

ce soit difficile, et l'on peut en faire une condition essentielle pour le chercheur spirituel. Cette condition est naturelle et inévitable pour toute pratique ascétique, et, bien qu'au début il ne soit pas facile d'y satisfaire, elle se révèle tout à fait praticable au bout d'un certain temps. La conquête de l'instinct et du désir sexuels est certainement impérative pour tous ceux qui veulent arriver à la maîtrise de soi et mener une vie spirituelle. Il est essentiel pour tout chercheur spirituel de les maîtriser totalement et, pour les ascètes complets, de les extirper. Ce principe doit être admis et l'on ne saurait minimiser son importance obligatoire.

Mais, mis à part l'assouvissement physique grossier de l'impulsion sexuelle, nous ne saurions exclure ni refuser complètement de reconnaître le principe sexuel dans une vie divine sur la terre ; il est là, dans la vie, il joue un rôle considérable et doit être pris en considération ; on ne peut pas simplement faire semblant de ne pas le voir, le supprimer tout bonnement ni l'étouffer, le chasser de nos yeux. Et tout d'abord, sous certains de ses aspects, c'est un principe cosmique et même divin : sous sa forme spirituelle, c'est l'Ishwara et la Shakti sans lesquels il ne peut pas y avoir de création cosmique ou de manifestation du principe cosmique de Pourousha et de Prakriti², tous deux nécessaires à la création, – nécessaires aussi, par leur association et leurs rapports, au jeu du fonctionnement psychologique de l'univers, et, par leur manifestation en tant qu'Âme et Nature, essentiels au déroulement total de la *lila*³. Dans la vie divine elle-même, une incarnation de

2. *Ishwara*, le Seigneur suprême, l'Éternel, la Transcendance divine, et *Shakti*, la force créatrice, la Mère divine. Au niveau de la création, *Ishwara-Shakti* (être double) deviennent *Pourousha-Prakriti* : *Pourousha*, l'Âme par opposition à la Nature (*Prakriti*). l'Être par opposition au Devenir, la base consciente sur laquelle se déroule le jeu de la *Prakriti*.

3. *Lilâ* : le jeu cosmique du Divin.

ces deux pouvoirs, ou du moins leur présence sous une forme ou une autre, ou leur influence inspiratrice à travers leurs incarnations ou leurs représentants, serait indispensable pour rendre possible la création nouvelle. Dans son jeu humain, au niveau mental et vital, le sexe n'est pas un principe foncièrement non divin ; il a ses aspects nobles et son idéalisme ; reste à voir de quelle manière et dans quelle mesure ces éléments peuvent être admis dans la vie nouvelle plus large. Tout assouvissement animal grossier de l'impulsion et du désir sexuels devra être éliminé ; cela ne peut continuer que chez ceux qui ne sont pas prêts à la vie supérieure ou pas encore prêts à une existence spirituelle complète. Chez tous ceux qui aspirent à la vie supérieure, sans toutefois être encore capables de l'adopter totalement, le sexe devra être raffiné, se soumettre à l'influence psychique ou spirituelle, à la direction du mental et du vital supérieurs, se dépouiller de toutes ses formes légères, frivoles ou dégradées et sentir l'appel de la pureté de l'idéal. L'amour demeurera, de même que toutes les formes de la pure vérité de l'amour à des degrés de plus en plus hauts, jusqu'à ce qu'il touche à sa nature suprême, s'élargisse en un amour universel et fusionne en l'amour du Divin. L'amour de l'homme et de la femme devra subir aussi cette sublimation, parvenir à ce sommet, car tout ce qui est capable de sentir l'appel de l'idéal et de l'esprit doit pouvoir suivre le chemin de l'ascension, jusqu'à ce que soit atteinte la divine Réalité. Le corps et ses activités doivent être acceptés et faire partie de la vie divine, passer sous la loi, mais, comme il en fut des autres transitions évolutives, ce qui ne peut pas accepter la loi de la vie divine ne doit pas être accepté et devra quitter notre nature en ascension.

La sexualité pose un certain problème pour tous ceux qui veulent rejeter *in toto* les obligations qu'impose l'animalité du corps, et ce problème, l'animalité ne manque pas de le soulever obstinément chaque fois qu'elle veut barrer le chemin de l'aspirant à la vie supérieure : c'est la nécessité de la perpétuation de l'espèce, puisque l'activité sexuelle est le seul moyen que la Nature ait jusqu'à présent fourni aux êtres vivants et qu'il s'impose inéluctablement à l'espèce. En fait, pour celui qui cherche individuellement la vie divine, il n'est pas nécessaire de se préoccuper de ce problème, ni même pour un groupe qui ne la recherche pas pour lui seul mais désire la faire accepter par l'humanité dans son ensemble, du moins comme un idéal. Il y aura toujours la multitude de ceux qui ne s'intéressent pas à la vie divine ou qui ne sont pas prêts à la mettre intégralement en pratique ; ceux-là peuvent prendre soin de la conservation de l'espèce. Le nombre de ceux qui mènent la vie divine peut fort bien rester constant et même s'accroître par l'adhésion volontaire de ceux qui sont touchés par l'aspiration à mesure que l'idéal se répand, et, pour cela, il n'est pas nécessaire de recourir à des moyens physiques ni de s'écarter de la stricte règle d'abstinence sexuelle. Cependant, il peut exister des circonstances où l'on trouverait peut-être souhaitable, d'un autre point de vue, de créer volontairement des corps pour certaines âmes qui cherchent à entrer dans la vie terrestre afin d'aider à la création et à l'expansion de la vie divine sur la terre. Dans ce cas, la nécessité d'une procréation physique à cette fin ne pourrait être évitée que si l'on découvrait et disposait de moyens nouveaux d'ordre supraphysique. Ce genre de phénomène relève évidemment d'un domaine que l'on considère maintenant comme "occulte" et il implique l'usage de pouvoirs d'action ou de création cachés qui ne sont ni connus ni à la disposition du mental ordinaire de

l'espèce. En fait, l'occultisme est un usage des pouvoirs supérieurs de notre nature, de notre âme, de notre mental, de notre force de vie et des facultés de la conscience physique subtile qui, par la pression de leur loi secrète et de leurs potentialités, peuvent produire certaines manifestations ou résultats sur leur propre plan ou sur le plan matériel, dans le mental, dans la vie, dans le corps humain ou terrestre, ou parmi les objets et les événements du monde de la matière. Déjà, certains penseurs réputés considèrent que la découverte ou l'extension de ces pouvoirs peu connus ou encore embryonnaires doit constituer la prochaine étape de l'humanité dans son évolution immédiate ; une procréation du genre dont nous parlons ne figure pas encore parmi leurs prévisions, mais on pourrait fort bien l'envisager parmi les possibilités nouvelles. La science physique elle-même s'efforce de trouver des moyens physiques pour se dispenser des méthodes et des procédés ordinaires de la nature aux fins de la reproduction ou du renouvellement de la force de vie physique chez l'être humain ou chez les animaux, mais l'usage de moyens occultes et de procédés physiques subtils, s'il s'avérait possible, ouvrirait une voie plus vaste et permettrait d'éviter les limitations, les dégradations, les insuffisances et la lourde imperfection des moyens et des résultats accessibles aux seules lois de la force matérielle. En Inde, depuis les temps les plus reculés, on a toujours très généralement cru en la possibilité et en l'usage effectif de ce genre de pouvoirs par des hommes très avancés en la connaissance des choses secrètes ou possédant une connaissance spirituelle, une expérience spirituelle développée et une force dynamique ; on trouve même dans les *Tantra*⁴ tout un système organisé exposant la méthode et

4. *Tantra* : système de yoga qui, à la différence de l'illusionnisme et de

la pratique de ces pouvoirs. D'une façon courante, on croit que l'intervention d'un yogi, par exemple, peut provoquer la naissance de la progéniture désirée et l'on fait souvent appel à lui dans ce but ; on lui demande même, parfois, d'accorder sa bénédiction ou de faire acte de volonté afin que l'enfant ainsi conçu jouisse d'une réalisation spirituelle ou d'une destinée spirituelle – des phénomènes de ce genre sont relatés non seulement dans la tradition du passé mais par des témoins du présent. Mais tous ces cas supposent encore nécessairement un recours aux moyens normaux de procréation et aux méthodes grossières de la Nature physique. Si nous voulons éviter cette nécessité, il faut qu'une méthode purement occulte devienne possible, un recours à des procédés supraphysiques agissant par des moyens supraphysiques en vue d'un résultat physique, sinon le recours à l'impulsion sexuelle et au processus animal ne saurait être transcendé. Si les phénomènes de matérialisation et de dématérialisation ont quelque vérité – et les occultistes les déclarent possibles, ils sont attestés par des incidents dont beaucoup d'entre nous furent témoins⁵ –, une méthode de

ceux qui poursuivent exclusivement la voie de la Connaissance, fait du principe dynamique ou de la Force créatrice, *Shakti*, son principe central. Au lieu de rejeter le monde, il cherche à maîtriser ses pouvoirs. (Note de l'éditeur)

5. Sri Aurobindo fait allusion (entre autres choses) à un incident qui s'est produit en 1921 à Pondichéry, dans le "Guest House" où il habitait. Un cuisinier congédié était allé trouver un magicien local pour se venger, et une pluie de pierres s'est mise à tomber dans la cour du "Guest House" régulièrement, pendant plusieurs jours. Ceux qui étaient au premier étage pouvaient voir les pierres se former juste à hauteur de leurs yeux, puis tomber dans la cour. Ces pierres étaient si réelles qu'elles ont blessé un jeune serviteur et que l'on pouvait les ramasser (certains disciples en ont même gardé pendant plusieurs années, elles

ce genre ne sortirait pas du domaine du possible. En fait, suivant la théorie occultiste et selon la gradation des plans et étendues de notre être tels que la science yoguïque les décrit, il existe non seulement une force physique subtile, mais une matière physique subtile qui se situe entre la vie et la matière grossière ; créer dans cette substance physique subtile et précipiter dans notre matérialité plus grossière les formes ainsi créées est faisable. Il devrait être possible (et nous croyons qu'il est possible) qu'un objet formé dans cette substance physique subtile puisse passer de cet état subtil à l'état de matière grossière directement, par l'intervention d'une force et d'une méthode occultes, avec, ou même sans l'aide ni l'intervention d'un procédé matériel grossier. Une âme qui désirerait entrer dans un corps ou se former un corps pour elle-même afin de prendre part à la vie divine sur la terre pourrait ainsi être aidée à le faire, ou elle pourrait même se voir fournir une forme par ce procédé de transmutation direct sans passer par la naissance ou par les moyens sexuels et sans être soumise à aucune des dégradations ni des lourdes limitations qui accompagnent inévitablement notre croissance mentale et le développement de notre corps matériel selon notre mode actuel d'existence. De la sorte, cette

avaient la particularité d'être toutes couvertes de mousse). Enfin, les pierres se sont mises à tomber de plus en plus grosses, dans les chambres fermées. Il ne pouvait plus y avoir de doute sur leur origine occulte. La Mère est alors intervenue avec son pouvoir intérieur et la "pluie" a cessé... Mais quelques jours après, on vit accourir la fille du cuisinier qui venait demander la grâce de Sri Aurobindo – le cuisinier était en train de mourir à l'hôpital, frappé par le "choc en retour" de sa pluie de pierres. Sri Aurobindo a répondu avec un sourire : "Oh! Just for a few stones!" (oh! pour quelques pierres!) Et tout est rentré dans l'ordre. Cet incident est relaté en détail dans un *Entretien* de la Mère (du 10 mars 1954) et par A. B. Purani, *Life of Sri Aurobindo*, p. 273.

âme pourrait immédiatement acquérir la structure, les pouvoirs et le fonctionnement supérieurs d'un corps matériel vraiment divin tel qu'il émergera un jour dans cette évolution progressive qui s'achemine vers une existence totalement transformée en sa vie comme dans ses formes au sein d'une nature terrestre divinisée.

L'AMOUR HUMAIN ET L'AMOUR DIVIN

Sri Aurobindo :

Le phénomène dont vous parlez est normal pour la nature humaine. Les individus sont attirés l'un vers l'autre, ou l'un est attiré vers l'autre, par un certain sentiment d'affinité, d'accord ou d'attirance entre une certaine partie de sa propre nature et une certaine partie de la nature de l'autre. Tout d'abord c'est la seule chose que l'on ressent ; on voit tout ce qui est bon ou plaisant dans la nature de l'autre et l'on va même peut-être jusqu'à lui attribuer des qualités qu'il ne possède pas ou qu'il possède à un moindre degré qu'on ne le croit. Mais lorsqu'on le connaît mieux, on devient sensible à d'autres parties de sa nature avec lesquelles on n'est pas en affinité ; les idées peuvent se heurter, les sentiments s'opposer, ou les deux ego entrer en conflit. Si le sentiment d'amour ou d'amitié est fort et durable, on peut surmonter les difficultés de ces contacts et arriver à les harmoniser ou à s'en accommoder ; mais très souvent ce n'est pas le cas, ou le désaccord est si aigu qu'il fait obstacle à cette tendance à la conciliation, ou encore l'ego est blessé au point de se rétracter. Alors il est tout à fait possible que l'on commence à voir exagérément les défauts de l'autre et à les grossir, ou à lui attribuer des traits de caractère mauvais ou déplaisants qui ne sont pas en lui. Toute la vision peut changer, le bon sentiment se muer en rancune, en désaffection et même en inimitié ou en antipathie. Cela se produit tout le temps dans la vie humaine. Le contraire arrive aussi, mais moins aisément : le ressentiment se change en bon sentiment, l'opposition en harmonie. Mais évidemment la mauvaise opinion ou le ressentiment

envers une personne ne découlent pas forcément de cette seule cause. Ils proviennent de causes multiples : aversion instinctive, jalousie, intérêts antagonistes, etc.

Il faut essayer de regarder les autres avec calme, sans trop s'appesantir sur leurs vertus ou leurs défauts, sans ressentiment, sans malentendus ni injustice, avec un mental et une vision calmes.

Tout cela n'est évidemment pas de l'amour, mais de l'amour-propre. La jalousie n'est qu'une forme détestable de l'amour-propre. C'est ce que les gens ne comprennent pas : ils croient même que les exigences, la jalousie, la vanité blessée sont des signes de l'amour ou du moins ses compagnons naturels.

Un certain nombre de femmes peuvent aimer avec le mental, le psychique, le vital (le cœur), mais répugnent à ce qu'on touche leur corps et même quand cette répulsion cesse, l'acte physique continue à leur faire horreur. Elles cèdent parfois à des instances pressantes, mais ne sont pas pour autant réconciliées avec l'acte qui leur semble toujours animal et dégradant. Les femmes savent cela, alors que les hommes semblent avoir du mal à le croire ; mais c'est tout à fait vrai.

Anormal est un mot que l'on peut accoler à tout ce qui n'est pas ordinaire et tout à fait sans valeur. Ainsi le génie est anormal, la spiritualité est anormale, et aussi l'effort de vivre en se conformant à un idéal élevé. La tendance des femmes à la chasteté n'est pas anormale, elle est assez fréquente et se rencontre chez des femmes de type très supérieur.

Le mental est le siège de la pensée et de la perception, le cœur est le siège de l'amour, le vital celui du désir ; mais en quoi cela empêcherait-il l'amour mental d'exister ? Le mental peut être envahi par les sentiments de l'être émotif ou du vital ; de même le cœur peut être dominé par le mental et mù par des forces mentales.

Il y a un amour vital, un amour physique. Le vital est capable de désirer une femme pour diverses raisons vitales, sans amour : pour satisfaire l'instinct de domination ou de possession, pour puiser dans les forces vitales d'une femme afin de nourrir ses propres forces, pour échanger des forces vitales, pour satisfaire sa vanité, son instinct de chasseur (cela, c'est le point de vue de l'homme, mais la femme aussi a ses mobiles vitaux). On appelle souvent cela l'amour, mais c'est seulement un désir vital, un genre de désir sexuel. Si, cependant, les émotions du cœur sont éveillées, cela devient un amour vital, où se mêlent tous ces mobiles vitaux ou certains d'entre eux ; c'est un amour fort, mais néanmoins vital.

Il peut y avoir aussi un amour physique, une attirance pour la beauté, le sex-appeal physique ou toute autre chose de ce genre qui éveille l'émotion du cœur. Si cet éveil ne se produit pas, seul le besoin physique existe et cela, c'est le pur désir sexuel et rien de plus ; mais l'amour physique peut exister.

De la même manière il peut exister un amour mental. Il naît de la tentative de trouver son idéal dans un autre, ou d'une forte passion mentale faite d'admiration et d'émerveillement, ou encore du mental qui cherche un compagnon, un complément qui parachève sa propre nature, un *sahadharmī*, un guide et un soutien, un chef et un maître ; il peut aussi être motivé par toutes sortes d'autres raisons. En soi ce sentiment n'est pas vraiment de l'amour, bien qu'il soit souvent si ardent qu'il s'en distingue à peine et

puisse même pousser au sacrifice suprême, à un don de soi complet, etc., etc. Mais lorsqu'il éveille les émotions du cœur, il peut conduire à un amour très puissant qui est pourtant mental, par ses origines et son caractère dominant. D'ordinaire cependant, le mental et le vital s'associent ; mais parallèlement à cette association, il peut y avoir une désaffection pour l'acte physique et ce qui l'accompagne, ou même une franche aversion. Si l'homme devient pressant, la femme cédera sans doute, mais à contre-cœur, comme on dit, contre ses sentiments et leurs instincts les plus profonds.

C'est une psychologie bien ignorante que celle qui réduit tout au mobile sexuel et à l'impulsion sexuelle.

L'amitié est certes plus facile entre hommes ou entre femmes qu'entre un homme et une femme, parce que là l'intrusion du sexe est normalement absente. Dans une amitié entre un homme et une femme, la tendance sexuelle peut à tout moment intervenir d'une manière subtile ou directe et causer des perturbations. Mais il n'est pas impossible qu'il existe, entre un homme et une femme, une amitié pure de cet élément ; de telles amitiés sont possibles et ont toujours existé. Tout ce qu'il faut, c'est que le vital inférieur ne s'introduise pas par la petite porte ou qu'on ne lui permette pas d'entrer. Il existe souvent une harmonie entre une nature masculine et une nature féminine, une attirance ou une affinité qui repose sur autre chose qu'une quelconque base vitale inférieure (sexuelle), visible ou cachée, et qui parfois dépend surtout, pour subsister, du mental, du psychique ou du vital supérieur, et parfois d'une combinaison des trois. Dans un cas de ce genre l'amitié est naturelle et il y a peu de

chances que d'autres éléments s'y introduisent pour la tirer vers le bas ou la briser.

C'est aussi une erreur de croire que seul le vital est chaleureux et que le psychique serait quelque chose de glacé qui ne contiendrait aucune flamme. Une bienveillance claire et limpide est une bonne et belle chose. Mais ce n'est pas ce que l'on entend par amour psychique. L'amour est amour et pas seulement bienveillance. L'amour psychique peut avoir une chaleur et une flamme aussi intenses et même plus intenses que l'amour vital, seulement son feu est pur, il n'a pas besoin, pour subsister, de satisfaire le désir de l'ego ou de dévorer le combustible qu'il étreint. Sa flamme est blanche et non rouge ; mais la chaleur blanche n'est pas moins ardente que la rouge. Il est vrai que l'amour psychique n'a pas, en général, la possibilité de se donner libre cours dans les relations humaines et la nature humaine ; il lui est plus facile de trouver la plénitude de son feu et de son extase quand il est soulevé vers le Divin. Dans les relations humaines, l'amour psychique se mêle à d'autres éléments qui cherchent aussitôt à s'en servir et à l'éclipser. Rares sont les moments où il trouve un exutoire pour libérer pleinement ses intensités. Autrement il n'interviendra que comme un élément de l'amour ; même ainsi, cependant, il introduit dans un amour fondamentalement vital tous les sentiments élevés ; c'est du psychique que viennent tous ces beaux sentiments : douceur, tendresse, fidélité, don de soi, sacrifice, rencontre d'âme à âme, sublimations idéalisantes qui soulèvent l'amour humain au-dessus de lui-même. S'il pouvait dominer, gouverner, transmuier les autres éléments mentaux, vitaux, physiques de l'amour humain, alors l'amour pourrait être sur terre un reflet ou une préparation du véritable amour, une union intégrale de l'âme et de ses instruments en une existence duelle.

Mais il est rare de rencontrer ne serait-ce qu'une apparence, même imparfaite, d'un tel amour.

De notre point de vue, ce qui est normal dans le yoga, c'est de diriger vers le Divin toute la flamme de la nature, tandis que le reste doit attendre sa vraie base : construire quelque chose de plus grand sur le sable et la boue de la conscience ordinaire n'est pas sans risque. Les amitiés et les camaraderies ne sont pas, de ce fait, nécessairement exclues, mais elles doivent être complètement subordonnées au feu central. Si, dans l'intervalle, on fait de la relation avec le Divin son but unique et l'on s'y absorbe, c'est tout à fait naturel et la sâdhanâ y acquiert toute sa force. L'amour psychique trouve lui-même sa plénitude quand il est l'irradiation de la conscience plus divine que nous recherchons ; jusque-là, il lui est difficile de se déployer et de se manifester intégralement dans tout son éclat.

P.S. - Le mental, le vital, le physique sont à proprement parler des instruments pour l'âme et l'esprit ; quand ils œuvrent pour eux-mêmes, leurs produits sont ignorants et imparfaits ; s'ils peuvent être transformés en instruments conscients du psychique et de l'esprit, alors ils atteignent leur réalisation divine : telle est l'idée contenue dans ce que nous appelons, dans notre yoga, la transformation.

Ce qu'elle [l'image de Krishna et Râdhâ] symbolise en réalité, [c'est] l'âme, le psychique qui entend l'appel du Divin et s'épanouit dans l'amour et l'abandon complets porteurs de l'Ânanda suprême. C'est ce que Râdhâ et Krishna, par leur union divine, apportent à la conscience humaine et c'est ainsi que vous devez contempler leur image (...)

Les Gopi ne sont pas à proprement parler des personnes ordinaires ; elles incarnent une passion spirituelle, elles sont extraordinaires par leur amour extrême, leur dévotion personnelle, leur don de soi sans réserve. Quiconque possède cette intensité, si humble que soit sa situation à d'autres égards (savoir, pouvoir d'expression, érudition, sainteté extérieure, etc.) peut aisément poursuivre Krishna et l'atteindre : tel me paraît être le symbole des gopi. Il y a évidemment bien d'autres significations ; celle-ci n'en est qu'une parmi beaucoup d'autres.

LES FEMMES ET L'AVENIR

La Mère :

La seconde question est d'un ordre tout à fait extérieur (relativement). Mais elle paraît assez indispensable parce qu'elle concerne notre éducation sportive, et aussi, d'une façon générale, la base psychologique sur laquelle nous avons établi notre action ici. Ces choses ont été écrites par Sri Aurobindo, je les ai écrites très souvent, je vous les ai expliquées maintes fois, mais, avec assez de regret, je suis obligée de constater que ce n'est pas entré dans votre conscience.

Je ne veux pas partir en guerre contre ce que vous sentez et ce que vous faites, mais je voudrais au moins que vous compreniez *pourquoi* les choses sont faites ici comme elles le sont, au lieu de vous laisser aller dans une spontanéité rétrograde à copier tout ce qui se fait ailleurs, sous prétexte que c'est "comme ça" que les choses se font, sous prétexte que vos parents et arrière-grands-parents, que les parents et les amis, et les grands-parents de vos amis, que tous ceux qui sont restés au-dehors continuent de faire les choses "comme ça", et qu'ils considèrent que c'est la façon normale, naturelle de les faire.

Je ne conteste pas le fait, en ce sens que l'humanité a été créée par la Nature dans un but spécial et pour des fins spéciales, et qu'en vue de la réalisation de ses fins, elle a fabriqué des êtres et leur a donné des habitudes spéciales aussi, et des fonctions spéciales. Par conséquent, si vous parlez de choses "naturelles", je ne peux pas vous dire que ce n'est pas "naturel", parce que c'est la manière de la Nature. Mais enfin, je crois vous avoir dit – pas seulement une fois, bien des fois, et Sri Aurobindo aussi l'a écrit, pas

une fois, mais bien des fois – que nous n'étions pas ici pour recommencer, perpétuer, continuer ce qui se fait ailleurs. Et nous avons concrétisé ce fait spécialement dans notre éducation ; parce que je dois dire, sans offenser personne, que ceux qui viennent après avoir déjà beaucoup vécu, qui ont un passé assez lourd derrière eux peuvent trouver difficile de changer immédiatement leur attitude et leur point de vue, mais que si vous prenez des tout petits enfants qui n'ont pas encore été trop gâtés (ils sont toujours gâtés), mais qui n'ont pas encore été trop gâtés par l'éducation ordinaire, les idées de la famille, l'atavisme des parents, etc., vous avez une chance d'orienter la conscience sur la vraie route et d'obtenir un résultat tangible et concret.

À dire vrai, nous n'avons pas à nous plaindre, parce que nous avons eu des preuves éclatantes que, si l'on sait le faire, ce que nous prétendons est possible.

Ce que nous prétendons, c'est que dans des conditions analogues, avec une éducation identique et des possibilités identiques, il n'y a pas de raison de faire une distinction catégorique, finale et impérative, entre ce que l'on appelle les hommes et les femmes. Pour nous, les êtres humains sont l'expression d'une âme unique. Il est vrai, comme je le disais au début, que la nature a différencié ses expressions pour la satisfaction de ses besoins et la réalisation de ses mobiles, mais si nos besoins et nos mobiles sont d'une *autre* nature et que nous ne reconnaissons pas que les fins physiques telles qu'elles sont conçues par la Nature soient des fins finales et absolues, alors nous pouvons essayer de développer des consciences sur une autre ligne.

Malheureusement, nous nous sommes aperçus d'une chose. À mesure que les années passent et que les petites filles deviennent de grandes filles, voilà que tout à coup, elles commencent à se souvenir qu'elles sont des filles,

qu'elles doivent être jolies, qu'elles doivent plaire, qu'elles doivent s'habiller d'une façon spéciale, faire des petites manières pour se faire remarquer – et tout le résultat de notre travail tombe par terre.

Il y en a (il y a toujours des exceptions à la règle) qui ont compris et qui essayent de réaliser. Mais même parmi celles-là, il reste à l'arrière-plan cette espèce de petite satisfaction de ne pas être tout à fait "comme les autres", de pouvoir faire ce que les autres ne peuvent pas faire, et pour que cela apparaisse clairement, eh bien, il faut comparer avec les autres !

Alors, voilà exactement quelle a été l'occasion de ce que je viens de vous dire. C'est une question de l'une d'entre vous, qui a fait naître une autre question, et j'ai l'espoir que si je vous explique une fois de plus en détail, en insistant sur le fait, nous pourrions peut-être repartir à nouveau et réaliser quelque chose de plus complet et de plus clair.

Nous descendons tout à fait dans les choses terrestres : quelqu'un a réussi très bien en athlétisme et a été la première dans une épreuve. Ce quelqu'un est une "elle", pour la facilité du langage. Et alors, ah ! en plus de la satisfaction d'avoir bien fait, il y a eu une petite satisfaction d'avoir mieux fait que les autres, et elle est venue demander :

"Pourquoi n'annonce-t-on pas les records féminins ?"

Nous croyons avoir répété et redit qu'il n'y a pas de records "féminins" et de records "masculins", qu'il y a des records de groupes. Il y a le groupe vert (les différents groupes verts), il y a le groupe rouge, il y a le groupe gris, il y a le groupe bleu, il y a le groupe khaki, il y a le groupe blanc. Vous pouvez me dire que certains de ces groupes

sont exclusivement masculins et d'autres exclusivement féminins. Je vous répondrai ce que j'ai dit tout à l'heure, c'est qu'à moins que l'on ne vienne ici tout petit, il est difficile de changer ses habitudes, et c'est ce qui a rendu nécessaire de faire cette séparation – mais ce n'est pas par idéal. Et que si nous prenions l'habitude d'annoncer glorieusement : "Cette fille si remarquable a fait ce qu'aucune autre fille n'a pu faire avant elle", oh ! là ! là ! d'où tombons-nous ! Sans compter que c'est un encouragement à la vanité (ce qui n'est pas bon), mais c'est aussi une affirmation que c'est un fait remarquable *parce que c'est une fille* ; or, ce n'est pas du tout un fait remarquable que ce soit une fille : c'est un fait remarquable parce qu'elle a très bien fait et qu'il y a beaucoup de garçons qui n'ont pas fait si bien. Mais si l'on veut amplifier ce bien en la comparant aux autres filles qui n'en ont pas fait autant, cela devient lamentable.

Alors, on m'a apporté cette question. Je crois que l'on a répondu à cette personne en lui disant ce que je viens de vous dire, qu'il n'y a que des records de groupes et pas de records de sexes.

Mais ce n'est pas tout. On m'a dit avoir entendu (pas une fois, mais des centaines de fois, surtout de gens qui viennent du dehors avec toutes les idées du dehors) cette question-ci :

"Pourquoi avez-vous le même programme d'éducation physique pour les garçons et pour les filles ?"

Il y en a qui considèrent que c'est un scandale ; il y en a qui considèrent que c'est une erreur grossière au point de vue physique, matériel. "Pourquoi les filles ne sont-elles pas traitées d'une façon spéciale et tout à fait différente des garçons ?..." Alors, le gros argument : "...comme cela se fait partout."

Ah! merci bien. Alors pourquoi avons-nous un Ashram? Pourquoi avons-nous un Centre d'Éducation? Si partout on fait les mêmes choses, nous n'avons pas besoin de les répéter, nous ne les ferons pas mieux que les autres.

Et quand on me met cet argument dans les jambes, on ne peut rien me dire qui me paraisse plus profondément imbécile. Cela se fait partout? C'est justement la raison pour ne pas le faire; parce que si nous faisons comme les autres, ce n'est pas la peine de rien faire du tout. Nous voulons justement introduire dans le monde quelque chose qui n'y est pas; mais si nous gardons toutes les habitudes du monde, toutes les préférences du monde, toutes les constructions du monde, je ne vois pas comment nous pouvons sortir de l'ornière et faire quelque chose de nouveau.

Mes enfants, je vous ai dit, répété sur tous les tons, de toutes les manières: si vous voulez vraiment profiter de votre séjour ici, tâchez de regarder les choses et de les comprendre avec un œil nouveau et une compréhension nouvelle basée sur quelque chose de plus haut, quelque chose de plus profond, de plus vaste, quelque chose de plus vrai, quelque chose qui n'est pas encore mais qui sera un jour. Et c'est parce que nous voulons construire cet avenir que nous avons pris une attitude spéciale.

Je vous dis que nous avons eu des preuves tout à fait matérielles de l'exactitude et de la vérité de notre position, mais... elles ne sont pas durables. Pourquoi? Parce qu'il est extrêmement facile de retomber dans la conscience ordinaire, et qu'il n'y a rien de plus difficile que de se tenir tout le temps sur le haut de l'échelle et d'essayer de regarder le monde de là-haut.

Nous ne *voulons pas* obéir aux ordres de la Nature, même si ces ordres ont derrière eux des milliards d'années d'habitude. Et une chose est certaine, c'est que l'argu-

ment de la Nature quand elle s'oppose à ce que les choses changent, c'est: "Cela a toujours été ainsi." Moi, je prétends que ce n'est pas vrai. Qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, les choses changent, et un jour viendra où l'on dira: "Ah! oui, il y avait un temps où c'était comme cela, mais maintenant c'est autrement."

Eh bien, admettez seulement pendant quelque temps, d'une façon qui appartienne encore à la foi et à la confiance, que, justement, on est en train de faire ce changement, qu'on est arrivé au moment où les choses vont se retourner et prendre une nouvelle orientation. On vous demande simplement d'avoir un tout petit peu de foi et de confiance, et de vous laisser guider. Autrement, eh bien, vous perdrez l'avantage d'être ici, c'est tout. Et vous repartirez avec les mêmes faiblesses et les mêmes habitudes que l'on voit dans la vie telle qu'elle est en dehors de chez nous. Voilà.

Car nous vivons en un temps exceptionnel, à un tournant exceptionnel de l'histoire du monde. Jamais auparavant peut-être l'humanité n'a passé par une aussi sombre période de haine, de sang et de confusion. Et en même temps, jamais un espoir aussi fort, aussi ardent ne s'est éveillé dans les cœurs. En fait, si nous écoutons la voix de notre cœur, nous percevons immédiatement que nous sommes, plus ou moins consciemment, en train d'attendre un nouveau règne de justice, de beauté, de bonne volonté harmonieuse et de fraternité. Et cela semble en complète contradiction avec l'état présent du monde. Mais nous savons tous que la nuit n'est jamais si sombre qu'avant l'aurore. Cette obscurité n'est-elle donc pas le signe qu'une aube approche? Et comme jamais la nuit n'a été

aussi complète, aussi terrifiante, peut-être jamais l'aube n'aura été aussi brillante, aussi pure, aussi lumineuse que celle qui vient... Après les mauvais rêves de la nuit le monde s'éveillera à une nouvelle conscience.

La civilisation qui trouve maintenant une fin si dramatique était fondée sur le pouvoir de la pensée, de la pensée agissant sur la matière et sur la vie. Ce qu'elle a été pour l'humanité, nous n'avons pas à en discuter maintenant. Mais un nouveau règne arrive, celui de l'Esprit ; après l'humain, le divin.

Pourtant, si nous avons eu assez de chance pour vivre sur terre à une époque aussi prodigieuse et unique que celle-ci, est-ce assez d'attendre les événements et de les regarder se dérouler ? Tous ceux qui sentent que leur cœur dépasse les limites de leur propre personne et de leur famille, que leur pensée embrasse plus que leurs petits intérêts personnels et les conventions locales, bref tous ceux qui comprennent qu'ils n'appartiennent ni à eux-mêmes, ni à leur famille, ni même à leur pays, mais à Dieu qui se manifeste dans tous les pays à travers l'humanité, ceux-là en vérité savent qu'ils doivent se lever et se mettre au travail au nom de l'humanité pour que l'Aube paraisse.

Et dans ce travail capital, infini, complexe, quel peut être le rôle de la femme ? Il est vrai que dès que de grands événements, de grandes œuvres sont en cause, la coutume est de reléguer les femmes dans un coin avec un sourire de mépris protecteur qui signifie : ce n'est pas votre affaire, pauvres créatures faibles et futiles – et les femmes soumises, infantiles, paresseuses peut-être, ont accepté, du moins dans de nombreux pays, ce déplorable état de choses. J'ose dire qu'elles ont tort ; dans la vie de l'avenir, il n'y aura plus place pour une telle division, un tel déséquilibre entre le masculin et le féminin. La vraie relation entre les deux sexes est, sur un pied d'égalité, une relation

d'aide mutuelle et d'étroite collaboration. Et dès maintenant nous devons reprendre notre vraie situation, la place qui nous est due et affirmer notre réelle importance : celle de formatrices et d'éducatrices spirituelles. En fait, certains hommes, se glorifiant peut-être de leurs prétendus avantages, peuvent mépriser l'apparente faiblesse des femmes – bien que cette faiblesse apparente ne soit pas tout à fait démontrée – mais "Quoi qu'il fasse, le surhomme devra tout de même naître d'une femme", a dit très justement quelqu'un.

Le surhomme naîtra d'une femme, c'est une grande et incontestable vérité ; mais il n'est pas suffisant que nous soyons fières de cette vérité ; nous devons comprendre clairement ce qu'elle signifie, prendre conscience de la responsabilité qu'elle crée et apprendre à faire face sérieusement à la tâche qui nous attend. Cette tâche est précisément notre part la plus importante dans le travail mondial actuel.

Pour cela nous devons d'abord comprendre, au moins dans leurs grandes lignes, quels sont les moyens par lesquels le chaos et l'obscurité actuels peuvent être transformés en lumière et en harmonie.

On a suggéré beaucoup de moyens – politiques, sociaux, éthiques, religieux même – en fait, aucun ne semble suffisant pour faire face, avec une chance raisonnable de succès, à l'ampleur de la tâche à accomplir. Seul un nouvel influx spirituel, créant en l'homme une nouvelle conscience, peut surmonter l'énorme masse de difficultés qui barre la route au travailleur – une nouvelle lumière spirituelle, manifestation sur terre de quelque force divine inconnue jusqu'à présent, une Pensée de Dieu, nouvelle pour nous, descendant dans ce monde et prenant ici une forme nouvelle.

Ainsi nous revenons à notre point de départ, à notre

devoir de maternité véritable. Car cette forme qui doit manifester la force spirituelle capable de transformer les conditions actuelles de la terre, cette forme nouvelle, qui la construira, sinon les femmes ?

Nous voyons donc qu'en cette période critique de la vie du monde, il ne suffit plus de donner naissance à un être en qui soit manifesté notre plus haut idéal personnel ; nous devons nous efforcer de trouver quel est le type futur dont la nature prépare l'avènement. Il ne suffit plus de former un homme semblable aux plus grands hommes dont nous avons entendu parler ou que nous avons connus, ou même plus grand qu'eux, plus accompli et plus doué ; nous devons nous efforcer d'entrer mentalement en contact, par l'aspiration constante de notre pensée et de notre volonté, avec la possibilité suprême, qui, dépassant toutes les mesures et toutes les caractéristiques humaines, donnera naissance au surhomme.

Une fois de plus la nature se sent poussée à créer quelque chose d'entièrement nouveau, quelque chose d'inattendu ; et c'est à cette impulsion que nous devons répondre et obéir.

Essayons tout d'abord de découvrir où cette impulsion de la nature nous mènera. La meilleure manière de procéder est de regarder en arrière les leçons que nous donne le passé.

Nous voyons que chaque progrès de la nature, chaque manifestation d'une capacité nouvelle, d'un nouveau principe sur la terre, est marqué par l'apparition d'une espèce nouvelle. De même, les formes progressives de la vie des races, des peuples, des individus, se suivent à travers les cycles humains, sans cesse inspirés, fécondés, renouvelés par les efforts des guides de l'humanité. Et toutes ces formes tendent vers le même but, le but mystérieux, le but glorieux de la nature.

C'est à cet appel de la Nature que nous devons répondre ; c'est à ce travail magnifique et grandiose que nous devons nous consacrer. Essayons de rendre aussi claires que nous le pouvons les étapes de notre avance sur ce sentier difficile et encore inexploré.

Tout d'abord, nous devons éviter soigneusement, dans notre tentative de concevoir l'homme futur ou surhomme, d'adopter un type d'homme donné en le perfectionnant et en le magnifiant. Pour ne pas tomber, autant que possible, dans cette erreur, nous devons étudier les enseignements de l'évolution de la vie.

Nous avons déjà vu que l'apparition d'une espèce nouvelle annonce toujours la manifestation sur terre d'un nouveau principe, d'un nouveau plan de conscience, d'une nouvelle force ou pouvoir. Mais en même temps que l'espèce acquiert ce pouvoir ou cette conscience jusqu'alors non manifesté, elle peut perdre une ou plusieurs des perfections qui étaient caractéristiques de l'espèce immédiatement précédente. Par exemple, pour ne parler que de la dernière étape du développement de la nature, quelles sont les plus grandes différences entre l'homme et son prédécesseur immédiat, le singe ? Chez le singe nous voyons la vitalité et l'habileté physique atteindre leur suprême perfection, une perfection que la nouvelle espèce devra abandonner. Chez l'homme, plus de ces merveilleuses escalades dans les arbres, de ces sauts périlleux au-dessus des abîmes, de ces bonds de sommet en sommet, mais en échange il a acquis l'intelligence, le pouvoir de raisonner, de combiner, de construire ; avec l'homme, c'est la vie de la pensée, de l'intellect qui est apparue sur la terre. L'homme est essentiellement un être mental ; et si ses possibilités ne s'arrêtent pas là, s'il sent en lui d'autres mondes, d'autres facultés, d'autres plans de conscience au-delà de sa vie mentale, ce ne sont là que des

promesses pour l'avenir, de même que les possibilités mentales sont latentes dans le singe.

Il est vrai que quelques hommes, très peu, ont vécu dans ce monde au-delà, que nous pouvons appeler le monde spirituel ; certains ont été véritablement les incarnations vivantes de ce monde sur la terre, mais ils sont des exceptions, avant-coureurs montrant la route à l'espèce, la conduisant vers sa réalisation future, et non des hommes ordinaires. Mais ce qui fut le privilège de quelques êtres dispersés dans le temps et l'espace deviendra la caractéristique centrale du type nouveau qui doit apparaître.

À présent l'homme gouverne sa vie par la raison ; toutes les activités du mental sont d'usage courant pour lui ; ses moyens de connaissance sont l'observation et la déduction ; c'est par et à travers le raisonnement qu'il prend ses décisions et choisit son chemin, ou croit le faire, dans la vie.

La nouvelle espèce sera gouvernée par l'intuition, c'est-à-dire par la perception directe de la Loi divine au-dedans. À l'heure actuelle quelques êtres humains connaissent l'intuition et en font l'expérience, tout comme, sans aucun doute, certains grands gorilles des forêts ont des lueurs de raisonnement.

Dans l'humanité, les quelques individus qui ont cultivé leur moi intérieur, qui ont concentré leurs énergies sur la découverte de la véritable loi de leur être, possèdent plus ou moins la faculté d'intuition. Quand le mental est parfaitement silencieux, pur comme un miroir bien poli, immobile comme un étang par un jour sans brise, alors d'en haut, comme la lumière des étoiles tombe sur les eaux immobiles, la lumière du supramental, de la vérité intérieure brille sur le mental calmé et donne naissance à l'intuition. Ceux qui ont l'habitude d'écouter cette voix

sortie du Silence en font de plus en plus le motif déterminant de leur action ; et là où les autres, les hommes ordinaires, errent dans les dédales du raisonnement, eux vont droit leur chemin, guidés dans les méandres de la vie par l'intuition, cet instinct supérieur, comme par une main forte et infaillible.

Cette faculté qui est exceptionnelle, presque anormale de nos jours, sera certainement tout à fait banale et naturelle dans la nouvelle espèce, dans l'homme de demain, mais son exercice constant sera probablement préjudiciable aux facultés de raisonnement. Tout comme l'homme ne possède plus l'extrême habileté physique du singe, de même le surhomme perdra l'extrême habileté mentale de l'homme, cette faculté de se tromper lui-même et de tromper les autres.

Ainsi, la route de l'homme vers la surhumanité sera ouverte quand il déclarera hardiment que tout ce qu'il a élaboré jusqu'à présent, y compris l'intellect dont il est maintenant fier à si juste titre, mais avec tant de vanité, ne le satisfait plus, et que faire sortir, découvrir, libérer ce pouvoir plus grand en lui sera désormais sa grande préoccupation. Alors ses recherches philosophiques, artistiques, scientifiques, éthiques, sociales et vitales ne seront plus poursuivies pour elles-mêmes, un exercice du mental et de la vie tournant en rond mais un moyen de découvrir une Vérité plus grande derrière le mental et la vie, et d'apporter son pouvoir dans notre existence humaine. Et cette découverte est celle de notre véritable moi, de notre véritable nature, parce que c'est celle de notre moi et de notre nature supérieurs.

Cependant, ce moi que nous ne sommes pas encore, mais que nous devons devenir, n'est pas la puissante volonté vitale chantée par Nietzsche, mais un moi spirituel et une nature spirituelle. Car sitôt que nous parlons de

surhumanité, nous devons avoir soin d'éviter toute confusion avec la conception puissante, mais si superficielle et incomplète de Nietzsche.

En effet, depuis que Nietzsche a inventé le mot de surhomme, quand quelqu'un emploie ce mot pour parler de l'espèce future, il évoque en même temps, volontairement ou non, la conception de Nietzsche. Certes, son idée que notre véritable affaire est d'élaborer le surhomme à partir de notre humanité actuelle si peu satisfaisante est en elle-même une idée tout à fait saine ; certes, on ne peut mieux trouver que sa formulation de notre but : "devenir nous-mêmes", impliquant que l'homme n'a pas encore trouvé son vrai moi, sa vraie nature, grâce à laquelle il pourrait vivre heureusement et spontanément. Cependant, Nietzsche a commis l'erreur que nous devrions éviter : son surhomme n'est qu'un homme agrandi, magnifié, en qui la force est devenue prédominante, écrasant sous son poids tous les autres attributs de l'homme. Tel ne peut être notre idéal. Nous voyons trop bien à présent où conduit l'adoration exclusive de la force : aux crimes des puissants et à la ruine des continents.

DIEU SOUS L'ASPECT DE LA MÈRE

Sri Aurobindo :

Une classification des conceptions humaines du Divin distinguerait d'abord l'adoration de la forme et l'aspiration au sans-forme, et en second lieu l'adoration du Qualifié et l'élan qui porte les esprits exceptionnels vers le Sans-Qualités, l'Absolu. À chacune de ces étapes le Tantra fournit le rituel et la discipline nécessaires. Comment le Sans-Forme peut-il s'investir dans la forme ? demandera le rationaliste religieux. L'univers lui apporte la réponse. L'hindouisme adore Nârâyana dans la pierre, l'arbre, l'animal, l'être humain. Ce que d'autres religions méprisent, dans leur orgueil ou leur rigueur intellectuels et spirituels, il en fait son orgueil et son propre système de rigueur logique. La plante et la pierre, le quadrupède et l'être humain, tous sont égaux devant Dieu, tous sont nos frères en Dieu, tous sont des formes que l'Omniprésent ne dédaigne pas de revêtir. Mais au-delà des formes matérielles, il en est d'autres, idéales et symboliques, qui loin d'être moins réelles, le sont au contraire davantage, sont plus chargées de pouvoir divin que la manifestation physique concrète. Ce sont les images mentales au travers desquelles nous adorons Dieu. L'hindou croit que quelle que soit la forme à laquelle il porte sa dévotion, Dieu par son amour s'en revêtira et lui donnera vie, et nous ne pouvons pas taxer cette croyance d'irrationalité. Car s'il y a, dans l'univers, une Conscience qui le transcende et qui répond à l'ardent appel de toutes ces créatures, qui peut-être les appelle aussi de tout son amour de Père, de Mère, d'Ami, d'Amant et d'un amour plus ardent encore, il est absurde d'imaginer qu'Elle revêtirait les formes de l'uni-

vers ou les créerait pour son plaisir et sa gloire, tout en dédaignant comme attentatoires à Sa dignité ou à Sa pureté celles que l'adorateur Lui propose avec amour et qu'Elle a somme toute formées Elle-même dans son cœur ou son imagination. L'adoration mentale peut légitimement se porter sur ces formes mentales : c'est même la voie la plus élevée ; mais nous pouvons aussi nous servir d'un support matériel (*pratishā*), statue ou représentation picturale, et le prendre pour centre physique d'un acte physique d'adoration.

Dans le sans-forme aussi nous adorons Dieu : dans Ses attributs – Amour, Pouvoir, Félicité, Sagesse –, dans les grands Principes cosmiques par lesquels Il se révèle au regard de la connaissance. Nous l'adorons comme l'Impersonnalité manifestée dans ces attributs et principes ou comme la personnalité qui les contient. Et lorsque nous atteignons au plus haut sommet, nous nous immergeons dans ce qui est non seulement sans forme, *arūpa*, mais aussi sans qualité, *nirguna*, l'Indéfinissable – *anirdésyam* – de la Guîtā. Dans notre ignorance humaine, dans notre passion mentale pour les gradations et les distinctions, pour les jugements qui exaltent et ceux qui excluent, nous classifions tout cela et nous disons que ceci est supérieur, que cela n'est bon que pour les âmes ignorantes et inférieures. Qu'en savons-nous ? L'œil réprobateur du théiste contemple de haut l'idolâtre et le polythéiste parce qu'ils adorent la forme et révèrent l'homme ; le moniste jette un regard d'indulgence calme et tolérant sur l'ignorance du théiste, adorateur de l'attribut, épris de la personnalité. Mais Dieu, à ce qu'il nous semble, ne méprise rien ; l'Âme de toutes choses peut se délecter autant de la prière d'un petit enfant, de l'offrande d'une fleur ou d'une feuille posée devant une image peinte que de l'élan du philosophe qui plonge d'un bond des sommets de la pensée

jusque dans l'indéfinissable et l'inconnaissable ; et il nous semble qu'il excelle, celui qui peut s'élever et s'élargir dans l'océan sans borne de la réalisation tout en gardant le cœur d'un petit enfant et la capacité de voir les formes.

C'est en tout cas de cette attitude que les Hymnes à la Déesse tendent à nous rapprocher. Ils sont imbus des splendeurs de sa forme qui n'est autre que son corps visible ; imbus de la vision du penseur qui la perçoit dans toutes les formes de l'univers ; imbus du pouvoir de ses aspects psychologiques, imbus aussi du sentiment profond de son unité et de sa transcendance ultimes auquel ils reviennent souvent. M. Avalon, dans son introduction, fait ressortir tout cela avec beaucoup de vigueur et de clarté. Mais tout lecteur des Hymnes, si peu attentif soit-il, devrait en être frappé. Lisez ce passage :

Vénérons celle qui est éternelle, Raudra,
Gauri, Dhatri, vénérons-la sans cesse,
Vénérons celle qui est la lumière et la forme de la
lune,
Celle qui est suprême félicité, vénérons-la à jamais.

Il est extrait du célèbre hymne du Chandi-Mahatmya, qui est à juste titre l'un des hymnes les plus connus parmi les Écritures sacrées ; mais partout nous trouvons la même abondance et la même diversité. Dans un hymne dont le onzième verset est une description sensuelle de la déesse physique :

Ô Gauri ! de tout mon cœur
Je contemple Ta forme,
La beauté de Ton visage
Et le poids de ta chevelure dénouée,
L'arrondi de tes seins, la courbe élancée de ta taille,

lui faut apprendre maintenant le secret pour faire descendre en lui la Mère de Puissance et l'y conserver en toute sécurité. C'est pourquoi nous avons signalé qu'en un éveil religieux et spirituel résident la nécessité et l'inévitable développement de demain.

*

Le concept de mère spirituelle est une vérité éternelle admise depuis des temps immémoriaux, tant en Europe qu'en Asie. La distinction que j'ai faite entre la relation physique et la relation psychique et spirituelle n'est en rien une nouveauté : cette idée est connue et comprise partout et tout le monde la trouve parfaitement claire et simple.

*

La Mère divine est la Conscience et la Force du Divin – qui est la Mère de toutes choses.

*

La Guitâ ne parle pas expressément de la Mère divine, mais parle sans cesse de soumission au Pouroushottama – et ne mentionne la Mère divine qu'en tant que Parâ Prakriti qui devient le jiva, autrement dit qui manifeste le Divin dans la multiplicité et par qui le Suprême crée tous ces mondes et descend lui-même en tant qu'Avatâr. La Guitâ suit la tradition védântique qui s'appuie entièrement sur l'aspect Îshwara du Divin et parle peu de la Mère divine, car son objet est le retrait de la nature universelle, et d'arriver à la réalisation suprême, au-delà ; la tradition tantrique s'appuie sur l'aspect Shakti ou Îshwarî et fait

tout dépendre de la Mère divine, car son objet est de posséder et de dominer la nature universelle et d'arriver par ce moyen à la réalisation suprême. Ce yoga-ci met l'accent sur les deux aspects ; la soumission à la Mère divine est essentielle, car, si elle fait défaut, l'objet du yoga n'est pas rempli.

Par rapport au Pouroushottama, la Mère divine est la Conscience et le Pouvoir divins suprêmes au-dessus des mondes, Âdyâ Shakti ; elle porte le Suprême en elle et manifeste le Divin dans les mondes par l'intermédiaire de l'Akshara et du Kshara. Par rapport à l'Akshara, elle est la même Parâ Shakti qui porte en elle le Pourousha immobile, ainsi qu'elle-même immobile en lui derrière toute création. Par rapport au Kshara, elle est l'énergie cosmique en mouvement et manifeste tous les êtres et toutes les forces.

*

À travers sa Shakti, le Divin est derrière toute action, en tout ce qui est fait dans l'univers, mais il est voilé par sa Yoga-Mâyâ et il travaille à travers l'ego du jiva dans la nature inférieure.

Dans le yoga aussi, le Divin est le sâdhak et la sâdhanâ. C'est la Shakti qui rend la sâdhanâ possible par sa lumière, son pouvoir, sa connaissance, sa conscience, son Ânanda agissant sur l'âdhâr (l'être physique), et, quand celui-ci s'ouvre à elle, se déversant en lui avec ses forces divines. Mais tant que la nature inférieure est active, l'effort personnel du sâdhak reste nécessaire.

*

La Mère est une, mais elle se présente à nous sous des aspects différents ; elle a beaucoup de pouvoirs et de

personnalités, beaucoup d'émanations et de vibhōtis qui agissent pour elle dans l'univers. Celle que nous adorons comme la Mère est la Conscience-Force divine qui domine toute existence, unique et pourtant si multiple qu'il est impossible de suivre ses mouvements, même pour l'esprit le plus prompt et pour la plus libre et la plus vaste intelligence. La Mère est la conscience et la force du Suprême et elle est bien au-dessus de toutes ses créations. Mais quelque chose de ses voies peut être vu et senti à travers ses personnifications, d'autant plus perceptible que sont plus définis et limités le tempérament et l'action des formes de déesses dans lesquelles elle consent à se manifester à ses créatures.

Il y a trois manières d'être de la Mère que vous pouvez percevoir quand vous vous identifiez avec la Conscience-Force qui nous soutient, nous et l'univers. La Transcendante, la suprême Shakti originelle, qui se tient au-dessus des mondes et sert de trait d'union entre la création et le mystère toujours non manifesté du Suprême. L'Universelle, la Mahāshakti cosmique, qui crée tous les êtres et contient, pénètre, supporte et dirige les millions de procédés et de forces. L'Individuelle, qui personnifie le pouvoir des deux plus vastes aspects de son existence, les rend vivants et proches de nous et s'entremet entre la personnalité humaine et la Nature divine.

L'unique Shakti originelle et transcendante, la Mère se tient au-dessus de tous les mondes et porte dans sa conscience éternelle le Divin suprême. Elle est seule à abriter le Pouvoir absolu et la Présence ineffable ; contenant ou appelant les Vérités qui doivent être manifestées, elle les fait descendre, du mystère où elles étaient cachées, dans la lumière de sa conscience infinie et leur donne une forme dynamique dans son pouvoir omnipotent et dans sa vie sans bornes, et un corps dans l'univers. Le Suprême est

manifesté en elle à jamais comme l'éternel *Satchidānanda* (Sat-Chit-Ānanda) ; il se manifeste à travers elle dans les mondes comme la conscience unique et duelle de l'Īshwara-Shakti et le principe duel de Pourousha-Prakriti ; il est personnifié par elle dans les mondes et les plans et les dieux et leurs énergies, et façonné grâce à elle comme tout ce qui est dans les mondes connus et dans d'autres inconnus. Tout est son jeu avec le Suprême ; tout est sa manifestation des mystères de l'Éternel, des miracles de l'Infini. Tout est elle, car tous sont parcelles et fragments de la Conscience-Force divine. Rien ne peut être ici ou ailleurs que ce qu'elle décide et que le Suprême permet ; rien ne peut prendre forme excepté ce que, mue par le Suprême, elle perçoit et façonne après en avoir moulé le germe dans son Ānanda créateur.

La Mahāshakti, la Mère universelle, effectue tout ce que sa conscience transcendante transmet du Suprême et elle entre dans les mondes qu'elle a faits ; sa présence les remplit et les soutient avec l'esprit divin, et avec la force et la félicité divines qui sustentent tout, et sans quoi ils ne pourraient pas exister. Ce que nous appelons la Nature, ou Prakriti, n'est que son aspect exécutif le plus extérieur. La Mahāshakti dispose et organise l'harmonie de ses forces et de ses procédés ; elle contraint la Nature à ses opérations et se meut parmi elles, cachée ou manifestée en tout ce qui peut être vu, expérimenté ou mis dans le mouvement de la vie. Chacun des mondes n'est rien d'autre qu'un jeu de la Mahāshakti de ce système de mondes ou univers, et qui y réside, comme l'Âme et la Personnalité cosmiques de la Mère transcendante. Chacun est une chose qu'elle a vue dans sa vision, accueillie dans son cœur de beauté et de pouvoir et créée dans son Ānanda.

Mais il y a beaucoup de plans de sa création, beaucoup

de pas de la Shakti divine. Au sommet de cette manifestation dont nous faisons partie, il y a les mondes d'existence, de conscience, de force et de félicité infinies, au-dessus desquels la Mère se tient comme le Pouvoir éternel dévoilé. Là, tous les êtres vivent et se meuvent dans une plénitude ineffable et une unité invariable, parce qu'elle les porte en sécurité dans ses bras, à jamais. Plus proches de nous sont les mondes d'une parfaite création supramentale dans lesquels la Mère est la Mahâshakti supramentale, un Pouvoir d'omnisciente Volonté et d'omnipotente Connaissance divines, toujours apparent dans ses œuvres infaillibles et spontanément parfaites dans chaque opération. Là, tous les mouvements sont des pas de la Vérité, tous les êtres sont des âmes, des pouvoirs et des corps de la Lumière divine, toutes les expériences, des mers, des flots et des vagues d'un Ânanda absolu et intense. Mais les mondes où nous demeurons sont ceux de l'Ignorance, les mondes du mental, de la vie et du corps, séparés de leur source dans leur conscience, et dont la terre est un centre significatif et son évolution un mouvement décisif. Tout ceci aussi, avec son obscurité, ses luttes et ses imperfections, est supporté par la Mère universelle; ceci aussi est mù et conduit vers son but caché par la Mahâshakti.

La Mère, en tant que Mahâshakti de ce triple monde de l'Ignorance, se tient dans un plan intermédiaire entre la Lumière supramentale, la vie de Vérité, la création de Vérité, qui doit être amenée ici-bas et cette hiérarchie montante et descendante des plans de conscience qui, comme une échelle double, s'enfonce dans l'ignorance de la Matière et escalade à nouveau l'infinité de l'Esprit à travers l'épanouissement de la vie, de l'âme et de l'intellect. Déterminant tout ce qui sera en cet univers et dans l'évolution terrestre par ce qu'elle voit et sent et déverse d'elle-même, elle se tient là, au-dessus des dieux, et toutes

ses Personnalités et tous ses Pouvoirs sont émis et placés devant elle pour l'action; elle projette leurs émanations dans ces mondes inférieurs pour intervenir, gouverner, combattre et conquérir, pour guider et accomplir leurs cycles, pour diriger les lignes d'action totales et individuelles de leurs forces. Ces émanations sont les nombreuses formes et personnalités divines dans lesquelles les hommes l'ont adorée sous des noms différents à travers les âges. Mais elle prépare aussi et forme par l'intermédiaire de ces Pouvoirs et de leurs Émanations, l'esprit et le corps de ses vibhoûtis, de même qu'elle prépare et forme des esprits et des corps pour les vibhoûtis de l'Îshwara, afin qu'elle puisse manifester, dans le monde physique et sous le masque de la conscience humaine, quelque rayon de son pouvoir, de sa qualité et de sa présence. Toutes les scènes du jeu terrestre ont été, comme dans un drame, organisées, conçues et jouées par elle avec les dieux cosmiques comme auxiliaires et elle-même comme un acteur voilé.

Non seulement la Mère gouverne tout d'en haut, mais elle descend dans ce triple univers inférieur. D'une manière impersonnelle toutes choses ici-bas, même les mouvements de l'Ignorance, sont elle-même en un pouvoir voilé, sont ses créations dans une substance amoindrie, sont le corps et la force de sa Nature; et elles existent parce que, mue par le fiat mystérieux du Suprême afin d'exécuter quelque chose qui était là-haut parmi les possibilités de l'Infini, elle a consenti au grand sacrifice et a revêtu, comme un masque, l'âme et les formes de l'Ignorance. Mais d'une manière personnelle aussi, elle a daigné descendre ici-bas dans l'Obscurité afin de pouvoir la conduire à la Lumière, dans le Mensonge et l'Erreur afin de les convertir à la Vérité, dans cette Mort afin de la changer en une Vie divinisée, dans la douleur du monde, sa souff-

france et son chagrin obstinés pour y mettre fin par l'extase transformante de son sublime Ānanda. Dans son profond et grand amour pour ses enfants, elle a consenti à revêtir le manteau de cette obscurité, condescendu à subir les attaques et les influences torturantes des pouvoirs de Ténèbres et de Mensonge, supporté de traverser le portail de cette naissance qui est une mort, pris sur elle les angoisses, les chagrins et les souffrances de la créature, car il semblait qu'ainsi seulement la création pouvait être élevée jusqu'à la Lumière, la Joie et la Vérité, jusqu'à la Vie éternelle. C'est le grand sacrifice du Pourousha, mais bien plus profondément l'holocauste de Prakriti, le sacrifice de la Mère divine.

Quatre grands Aspects de la Mère, quatre de ses principaux Pouvoirs et Personnalités ont été mis en avant dans sa conduite de cet univers et dans ses relations avec le jeu terrestre. L'un est la personnalité de calme ampleur, de sagesse compréhensive, de bénignité tranquille, de compassion inépuisable, de majesté souveraine et supérieure, et de grandeur qui gouverne tout. Un autre personnifie son pouvoir de splendide énergie et d'irrésistible passion, sa disposition guerrière, sa volonté écrasante, sa promptitude impétueuse et sa force qui secoue le monde. Le troisième est ardent, doux et merveilleux dans le profond secret de sa beauté, de son harmonie et de son rythme délicat, dans son opulence complexe et subtile, son attrait irrésistible et sa grâce captivante. Le quatrième est pourvu de sa secrète et pénétrante capacité de connaissance intime, de travail soigneux et sans défaut et de perfection tranquille et précise en toutes choses. Sagesse, Énergie, Harmonie, Perfection sont leurs divers attributs, et ce sont ces pouvoirs qu'ils apportent avec eux dans le monde, qu'ils manifestent sous un déguisement humain dans leurs vibhōūtis, et qu'ils établiront suivant la mesure divine de

leur ascension en ceux qui peuvent ouvrir leur nature terrestre à l'influence directe et vivante de la Mère. À ces quatre, nous donnons les quatre grands noms de Maheshwari, Mahākālī, Mahālakshmi, Mahāsaraswati.

*

La foi en la Shakti divine doit être toujours l'appui secret de notre force, et quand Elle se manifeste, cette foi doit être sans réserve et devenir complète. Rien ne lui est impossible, car Elle est le Pouvoir conscient, la Divinité universelle qui crée toute chose de toute éternité : Elle est armée de l'omnipotence de l'Esprit. Toute connaissance, toute force, tous les triomphes et les victoires, toutes les habiletés et les œuvres sont entre ses mains, et ses mains sont pleines des trésors de l'Esprit, emplies de toutes les perfections, toutes les siddhi. Elle est Maheshwari, la déesse de la connaissance suprême, et Elle nous apporte sa vision de toutes les sortes de vérité, les immensités de la vérité, la rectitude de sa volonté spirituelle, le calme et la passion de son ampleur supramentale, la félicité de son illumination ; Elle est Mahākālī, la déesse de la force suprême : avec Elle, se trouvent toutes les puissances, toutes les vigueurs spirituelles, les austérités des plus sévères Tapas et la rapidité dans la bataille, la victoire et le rire (*attahāsyā*) qui se fait un jeu de la défaite, de la mort et des pouvoirs de l'ignorance ; Elle est Mahālakshmi, la déesse de l'amour et de la félicité suprêmes : ses dons sont la grâce de l'esprit, le charme et la beauté de l'Ānanda, la protection et toutes les bénédictions divines et humaines ; Elle est Mahāsaraswati, la déesse de l'habileté divine et des œuvres de l'Esprit : avec Elle, est le yoga qui est l'habileté dans les œuvres, *yogah karmasou kaushalam*, les utilités pratiques de la connaissance divine, l'applica-

tion de l'esprit à la vie et le bonheur des harmonies spirituelles. Et en chacun de ses pouvoirs, chacune de ses formes, Elle recèle le sens suprême des maîtrises de l'Īshwari éternelle, l'aptitude rapide et divine aux activités de toutes sortes que l'instrument peut être appelé à entreprendre, l'unité, la sympathie qui partage, la libre identité avec toutes les énergies dans tous les êtres et, par suite, l'harmonie spontanée, fructueuse, avec la volonté divine dans l'univers. Le sentiment intime de sa présence et de ses pouvoirs, l'heureux acquiescement de tout l'être à ses œuvres en nous et autour de nous, telle est l'ultime perfection de la foi en la Shakti.

La prière nous aide à nous préparer à cette relation consciente, d'abord sur le plan inférieur où elle est encore compatible avec bien des égoïsmes et des illusions, mais, plus tard, nous pouvons nous rapprocher de la vérité spirituelle qui est derrière. Alors, ce n'est plus tant l'exaucement de la demande qui importe, que la relation elle-même, le contact de notre vie avec Dieu, l'échange conscient. En matière spirituelle et dans la recherche des gains spirituels, cette relation consciente est un grand pouvoir; c'est un pouvoir beaucoup plus grand qu'une lutte et qu'un effort personnels qui dépendent entièrement de nous, et il apporte une expérience et un développement spirituels beaucoup plus pleins. Nécessairement, la prière finit par disparaître, remplacée par la relation plus grande à laquelle elle nous avait préparés (en fait, la forme que nous appelons prière n'est pas essentielle en soi tant que la foi, la volonté et l'aspiration sont là), ou bien elle continue simplement pour la joie de la relation. De même, l'objet de la prière, *artha*, ou l'avantage qu'elle cherche, s'élève

de plus en plus, jusqu'à ce que nous parvenions à la dévotion suprême, sans mobile, celle de l'amour divin pur et simple, sans aucune autre demande ni aucune autre soif.

Les relations qui découlent de cette attitude vis-à-vis du Divin sont celles d'un enfant avec le Père divin ou la Mère divine et celles de l'Ami divin. Ainsi, l'âme humaine vient au Divin pour être aidée, conduite, protégée, accomplie; ou, si la connaissance est son but, elle s'adresse au Guide, à l'Instructeur, au Donneur de Lumière, car le Divin est le Soleil de la Connaissance; ou, dans la peine et la souffrance, elle vient pour être soulagée, réconfortée, délivrée – délivrée de la souffrance elle-même, ou de l'existence au monde qui est l'habitat de la souffrance, ou de toutes les causes réelles, intérieures, de la souffrance¹. Notons une certaine gradation dans ces relations. Car la relation de paternité est toujours moins étroite, moins intense, moins passionnée, moins intime, et par conséquent moins employée par le yoga, qui vise à l'union la plus intime. La relation de l'Ami a quelque chose de plus doux et de plus intime; elle reconnaît une égalité et une intimité, même dans l'inégalité, et un commencement de don de soi mutuel; lorsqu'elle se fait très proche et quand disparaît toute idée d'un "autre" qui prend et qui donne, quand elle devient sans motif, sauf le seul motif de l'amour unique qui suffit à tout, elle se change en l'heureuse relation libre du Compagnon de jeu dans la "Lilâ" de l'existence. Mais il existe une relation encore plus proche et plus intime – celle de la Mère et de l'enfant –, et elle joue un très grand rôle partout où l'impulsion religieuse est la plus riche, la

1. Ce sont trois des quatre catégories d'adorateurs reconnues par la Guitâ : *ârta*, *arhârthi*, *jñâsou*, celui qui est dans la détresse, celui qui cherche des bienfaits personnels, celui qui cherche la Connaissance de Dieu.

plus fervente, et où elle jaillit le plus chaleureusement du cœur de l'homme. L'âme vient à l'Âme-Mère dans tous ses désirs et dans tous ses tourments, et la Mère Divine veut qu'il en soit ainsi afin qu'elle puisse répandre l'amour de son cœur. L'âme vient à elle aussi parce que cet amour est inné et qu'il nous conduit à la demeure où nous cherchons refuge après avoir erré dans le monde, et au sein où nous trouvons le repos.

LA MÈRE DES RÊVES

Déesse suprême, Mère du Rêve, quand tu te tiens à
tes portes d'ivoire,
quels sont donc ceux qui en bas vont vers les hommes
dans tes visions qui s'attroupent, groupe sur groupe,
en descendant la pente de la voie des ombres ?
Rêve après rêve, ils s'illuminent en éclair ayant
encore autour d'eux la flamme des étoiles ;
des fantômes à ton côté flottent dans une obscurité
où dansent les feux follets, scintillent et clignent
les étoiles et le météore errant étincelle ;
il y a des voix qui crient à leurs proches qui
répliquent ; voix douces, au cœur elles frappent
et ravissent l'âme à l'écoute.
Que sont alors ces contrées et ces plages dorées et
ces mers plus radieuses que ne peut imaginer la terre ?
Quels sont ceux qui cheminent au long des vagues
pourpres courant vers la grève bordée de falaises
de ton rivage de jaspe sous des cieux où couve le mystère,
drapés dans un clair de lune qui n'est point de notre nuit
ou baignés dans un soleil qui n'est point du jour ?
Et ceux-là qui arrivent roulant tes océans avec des
voiles aux cordages non-faits de main d'homme et que
pousse un vent non-terrestre ?
Pourquoi s'unissent-ils dans une mystique ligne avec ceux
des plages joignant les mains en d'étranges
et majestueuses danses ?
Toi, en haut des airs, une flamme à la chevelure,
observant le tournoiement de tes merveilles,
tu maintiens la nuit sous ta loi antique, Mère divine,
hyacinthine, par une ceinture de beauté défendue.

